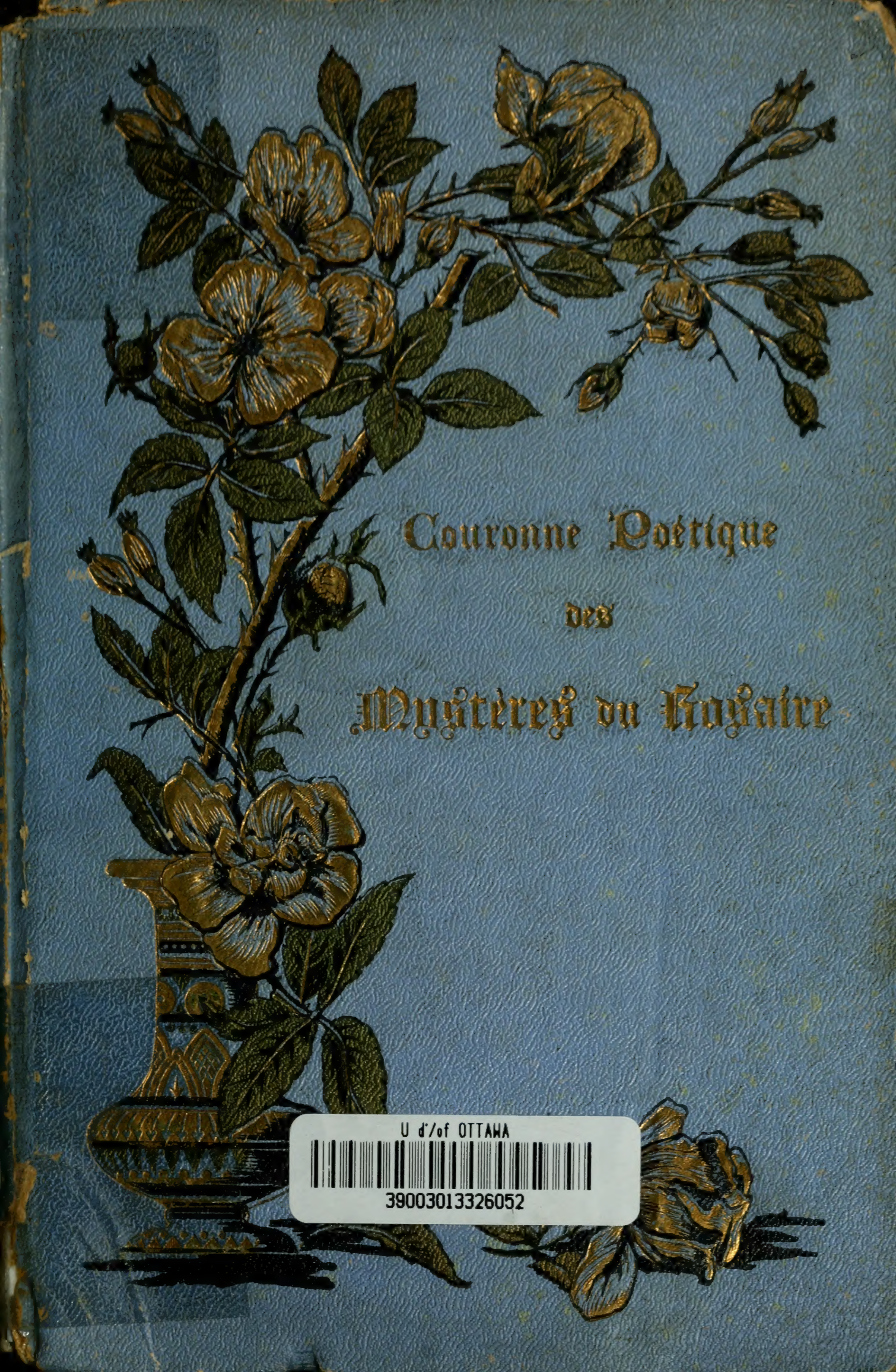
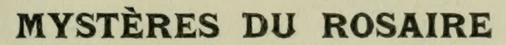

Couronne Poétique
des
Mystères du Rosaire
U d'/of OTTAWA
39003013326052

# COURONNE POÉTIQUE

des



# MYSTÈRES DU ROSAIRE



IMPRIMATUR

Montréal, le 2 février 1905

Z. RACICOT, évêque de Pogla et V. G.

Administrateur

# INTRODUCTION

Le sophisme a tellement perverti l'intelligence qu'il faut désormais s'adresser au cœur de l'homme, s'écria un jour saint Paul de la Croix.

Cette pensée, déjà vraie au temps où parlait l'ardent fondateur des Passionistes, a acquis aujourd'hui sa vérité plénière. Pour aider notre jeune siècle incrédule et raisonneur à croire de nouveau et à agir selon sa foi, il faut, selon le mot du douloureux génie que fut Pascal, *rendre Dieu sensible au cœur.* C'est le cœur seul qui peut redevenir le grand introducteur des âmes à la foi catholique—*corde creditur,*—mais un cœur intelligent—*mente cordis,*—un cœur plein de force et de douceur, un cœur de femme, un cœur de mère, si c'est possible, avec tous ses trésors de tendresse et d'amour—d'amour plus fort que la mort.

Cette idée me revenait ce matin à la mémoire, en lisant le volume de poésies mariales qu'un auteur anonyme—dont je connais bien le nom—vient d'éditer à la gloire de l'Immaculée.

Par le cœur de la Vierge Marie, rendre Dieu sensible au cœur humain, tel est bien le *leit-motive* de cet ouvrage, fait de gerbes de fleurs qui deviendront des fruits de vie dans l'âme de ceux qui en savoureront les parfums.

D'autres plumes que la mienne, plus habituées et plus aptes à montrer le côté esthétique des choses, décriront plus tard comment ce livre prouve une fois de plus que "le beau, c'est vers le bien un sentier radieux."

Que l'on me permette seulement de dévider au fil de la pensée les impressions qu'a produites en moi la lecture de ces pages.

---

L'âme contemporaine éprouve une attirance ineffablement profonde pour le culte de l'Immaculée. C'est un fait établi

et prouvé. Mais quelle en est la cause? Cette âme est embourbée, appauvrie, aveuglée, esseulée. Pourquoi a-t-elle besoin de Marie?

C'est que cette âme naturellement chrétienne et ayant reçu pour premier don la bonté, cette âme qui souffre plus que celle des autres siècles parce qu'elle a plus conscience de sa douleur, cette âme réclame et exige un être tout à la fois terrestre et éthéré, un être indiciblement pur et pourtant à sa portée, un être plein de splendeur et de force.

Qui mieux que Marie jouit de ces dons, qui peut mieux qu'elle devenir la messagère des âmes à la recherche de lumière et de blancheur, qui peut mieux qu'elle devenir la Secoureuse des temps présents?

Elle est femme et son cœur a saigné sous les touches de la souffrance; elle est mère et son cœur a été un asile et un refuge; elle est vierge aussi et la plus pure et la plus miséricordieuse des vierges. Elle a tout ce qui nous subjugue elle a tout ce qui nous console, elle a tout ce qui nous donne la force de rire à la douleur.

Aucun culte n'est plus opportun, aucun culte n'est plus social et ne nous fortifie mieux en nous caressant.

---

L'idée de la médiation mariale dont est imprégné partout le livre de la "Couronne poétique des mystères du Rosaire," ne date pas d'hier et elle a ses lettres de créance.

Dans son hymme suave de l'*Ave Maris Stella*, l'Eglise nous incite à cette pensée: "O Marie, y lisons-nous, que celui qui né pour nous, a voulu être à vous reçoive par vous nos prières:

Sumat per te preces
Qui pro nobis natus
Tulit esse tuus."

Bossuet est du même avis: "Dieu, dit-il, ayant une fois voulu nous donner Jésus-Christ par la Très Sainte Vierge, cet ordre ne change plus et les dons de Dieu sont sans repen-

tance. Il est et sera toujours véritable qu'ayant reçu par elle une fois le principe universel de la grâce, nous en recevons encore par son entremise les diverses applications dans tous les états différents qui composent la vie chrétienne. La charité maternelle, qui fait naître les enfants de l'Eglise, ayant contribué à notre salut dans le mystère de l'Incarnation, qui est le principe universel de la grâce, elle y contribuera éternellement dans toutes les opérations qui n'en sont que des dépendances."

Il n'y a pas, comme le disent nos frères les protestants, empiétement de Marie sur le domaine de Jésus : "De même que le Verbe est médiateur auprès du Père, Marie l'est auprès de son Fils. Ce dernier montre ses blessures à son Père, et Marie, elle, lui montre le sein qui la nourri."

Léon XIII, commentant ce texte d'Arnould, ajoute excellemment : " Il n'y a qu'un médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ, qui s'est livré lui-même pour la Rédemption de tous : cela est certain. Mais, si comme l'enseigne le Docteur angélique, rien n'empêche que quelques autres soient appelés eux aussi médiateurs entre Dieu et les hommes, en tant qu'ils collaborent à l'union de l'homme avec Dieu, comme les anges et les saints, la même gloire convient dans toute sa plénitude à la Sainte Vierge. Il est impossible de concevoir personne qui pour concilier Dieu et les hommes, ait pu dans la suite ou puisse dans l'avenir agir aussi efficacement que Marie. Aux hommes qui couraient à la perte éternelle elle a amené un Sauveur, lorsqu'elle a reçu la nouvelle d'un sacrement pacifique apportée par l'Ange, y donnant un consentement admirable au nom de tout le genre humain. Elle est celle de qui est né Jésus, sa vraie mère, et pour ce motif une digne et très agréable médiatrice auprès du Médiateur. C'est pourquoi, de même que l'Eglise, à son berceau, s'est justement unie à Marie dans la prière commune à la protection et à la gardienne de l'unité, de même dans notre temps, il est très opportun d'agir ainsi dans tout l'univers catholique."

Un grand prélat canadien (1) a dit avec charme et onction en parlant de la Mère de Dieu : "Etant, de par la volonté de Dieu, médiatrice entre Jésus et nous, c'est par Marie qu'il nous faut aller à Jésus; c'est en nous consacrant à Marie, qu'il faut nous consacrer à ce Dieu Maître ; c'est en remettant entre les mains de Marie tout notre être, toutes nos œuvres, que nous nous assurons à nous et à nos œuvres bon accueil auprès de Jésus. C'est par Marie que Jésus se donne à nous ; comment pour nous donner à Lui ne prendrions-nous pas la même voie ? Donnons-nous donc à Lui comme Il se donne. En fils reconnaissants et pratiques, rendons grâces à Dieu ; et pour aller à Lui que les doux témoignages de notre reconnaissance prennent la même voie que ses bienfaits pour venir à nous."

Chaque jour nous devons, nous pouvons immoler notre personne en holocauste au Divin Maître. Voulons-nous qu'il Lui soit d'une agréable odeur ? Que notre autel soit le cœur de Marie.

Dans tout le cours des luttes de cette terre, allons donc à Jésus par Marie, notre Mère ici-bas et notre joie là-haut.

---

Chose étrange, c'est en langue française que la Vierge Mère a été le moins célébrée jusqu'à présent. Nous avons sur elle de splendides traités théologiques, mais nous ne possédons aucune hymne de réelle valeur écrite à sa gloire. L'anglais a sur elle de belles pages de Longfellow, de Byron, de Southey, de Wordsworth. L'allemand en a de Goethe, de Schiller, d'Obermann. Chaque pays L'a prise pour thème de ses louanges. Nous sommes peut-être les seuls qui n'avons pas osé. Est-ce par paresse, est-ce par peur ? Je laisse aux docteurs de décider les raisons, mais j'affirme le fait et je le déplore. Et, à ce titre aussi, je crois que la présente tentative de l'auteur des poésies mariales mérite tous nos encouragements et toutes nos félicitations. Elle montrera quelle

(1) Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa.

source de lyrisme est cachée dans ce sujet d'une Vierge qui devient mère,—et Mère de Son Dieu— Mère aussi de toute l'humanité : *Fili, ecce Mater tua.*

---

Même au point de vue purement humain, simplement poétique et littéraire, abstraction faite des secours divins dont elle est détentrice, la Très Belle Vierge Marie est la plus sympathique et la plus charmeuse image sur laquelle, depuis dix-neuf siècles, l'humanité ait pu se reposer ; elle est le souvenir le plus suave qui puisse nous consoler tout en nous raffermissant ; elle est le meilleur point visuel par lequel nous puissions voir Dieu du fond de notre bassesse d'enfants déchus d'Adam ; *per te videmus Deum,* s'écrie St Thomas, par vous nous contemplons Dieu. *Tu es omnipotentia supplex,* bégaie saint Bernard, vous êtes la toute puissance suppliante. *Quod Deus imperio tu prece, Virgo, potes.* Ce que Dieu peut par son commandement, vous le pouvez par vos prières. Ainsi parle saint Augustin.

Avant le Christ, lorsque, selon le mot de Bossuet, la nuit était épouvantable et sans repos, et que tout était Dieu excepté Dieu Lui-même, Marie apparut comme l'arc en ciel à l'horizon des âges nouveaux. Elle a été le jour naissant du Christ, elle a été l'essence de l'ère nouvelle que le Verbe de Dieu allait apporter.

J'ouvre l'histoire du monde et j'y vois la venue de ce Fils de l'Homme sur la terre ; et voici qu'aussitôt la Vierge Mère fait sentir sa divine influence sur la terre tourmentée par le crime. Elle relève la dignité de la femme, sur qui pèsent encore les anathèmes primitifs ; elle régénère l'enfant ; elle apporte à tous la bonne grâce du salut et de la paix.

Pendant trente-trois ans, sa vie est un long martyre plein de délices et de sanglots avec Jésus et Joseph ; sa vie est le modèle de celle des épouses et des mères.

Le Christ meurt sur une croix, et Marie assiste debout à ce drame divin avec une pécheresse de la veille, qui pleure, à

genoux; Marie, l'amie de Madeleine, est l'espérance des cœurs broyés et des âmes flétries; elle est forte et elle connaît le cœur humain: elle a souffert.

Comme vierge, comme mère, comme femme avec ses flots de tendresse, par ses larmes, par son lait, par son sang, Marie est donc l'éternelle secoureuse et c'est à elle que l'âme contemporaine doit se rendre, quand elle a besoin de pleurer ses larmes sanglantes, quand elle a besoin de force pour continuer la douloureuse bataille de la vie, quand elle a besoin d'entendre une voix chantant l'*excelsior*.

Même quand un cœur est souillé par la bave impure du péché, alors encore, alors surtout, il doit recourir à l'Immaculée, car non seulement elle est l'asile de la virginité, elle est aussi le refuge de la chasteté recouvrée.

L'efficacité de nos pauvres prières n'est pas basée sur nos propres mérites; elle l'est toujours sur la divine bonté.

Tous les âges, toutes les conditions— mêmes les plus souillées—peuvent donc recourir à Marie, car elle est plus que la patronne de l'humanité, elle est sa mère—*et nemo tam mater.*

En ce moment un souffle passe et la prière à la Mère de Dieu renaît sur des lèvres qui ne la connaissaient plus. C'est de bon augure et c'est une espérance pour demain. Je sais plus d'un de nos frères égarés qui timidement recommencent à l'invoquer et à lui dire les paroles de suprême louange. Marie ne saura rester sourde à ces tardifs bégaiements de cœur d'enfants séparés d'elle jusqu'à ce jour. Une mère ne demande pas mieux que de subvenir aux besoins de ses fils; et Marie saura trouver les moyens de ramener et de sauver même ceux qui l'ont trop longtemps ignorée et méconnue. A ce renouveau de la foi par Marie, le livre de la "Couronne poétique des Mystères du Rosaire," pourra contribuer sa grande part. Et, à ce titre, j'aime à lui souhaiter ici, bonne vie et bon succès.

J. M. LELEU.

TROY, (N. Y.), 2 février 1905.



## GLOIRE A L'IMMACULÉE

Le Très-Haut a sanctifié son tabernacle.
(Ps. XLV, 5.)

Vierge, Mère de Dieu, pareille au météore
Eclairant le chaos du monde nébuleux,
Dès le commencement de l'éternelle aurore,
Tu brilles comme un astre au firmament des cieux.

L'Auguste Trinité te bénit et t'honore,
Elle verse sur toi son éclat radieux,
Sans cesse, avec amour, Dieu même te décore
De ses dons les plus purs et les plus gracieux.

O Vierge, nouvelle Eve, ô Mère Immaculée,
Tu portes sur le front la Couronne Etoilée,
Et Jésus, ton Enfant sur la terre est béni.

Je suis aussi ton fils, ô Mère bien-aimée,
Sur mon âme répands ta grâce parfumée,
Fais que mon cœur toujours à ton cœur soit uni.






## LE ROSAIRE

Je louerai assidûment votre nom.
(Eccl, LI, 15.)

Réciter le Rosaire, au pied de la Madone,
C'est offrir chaque fois une belle couronne
A la Reine des cieux :
Les Roses des *avé* sont odoriférantes,
Ces symboliques fleurs sont encor plus riantes
Qu'un matin radieux.

Chanter trois fois cinquante *avé* dans le rosaire
Est pour un cœur sensible une douce prière :
C'est le chant de l'oiseau,
Qu'aux beaux jours du printemps il répète sans cesse,
Dans un joyeux bosquet que le zéphyr caresse,
Sur un frêle rameau.

Quel luth a des accords plus doux et plus suaves ?
Quel bois majestueux a des accents plus graves ?
C'est la voix du désert
Murmurant à la nuit sa grande symphonie ;
C'est l'hymne solennel ayant plus d'harmonie
Qu'un éclatant concert.

Ecoutez ce refrain : "Vierge, je vous salue !"
En le disant avec respect l'âme est émue,
Et bénit le Seigneur
De se voir confiée, en ce lieu de misère,
Aux bienveillantes mains de cette tendre Mère,
Qui veut notre bonheur.

Je vous salue ô Vierge auguste, douce, aimable,
Reine du ciel, trésor de grâce incomparable;
Votre nom est béni!
Priez pour nous pécheurs, Vierge toute puissante,
Obtenez que la main de Dieu nous soit clémente,
Que le Bien infini,

A notre mort, se donne à nous en héritage,
Qu'ici-bas, nos cœurs aient la vertu pour partage,
Et que la pureté
Soit aussi de nos jours le plus bel apanage.
Votre nom, ô Marie, est loué d'âge en âge,
Et dans l'éternité.

Pour chanter vos bienfaits au ciel s'unit la terre :
Dans des transports d'amour, ils disent : " Gloire au Père,
Au Fils, au Saint-Esprit!
Béni soit le sein qui, comme en un Sanctuaire,
A renfermé Jésus, la divine Lumière,
Le Fils de Dieu, le Christ!"

La contemplation de sublimes mystères
Occupe notre esprit en disant nos rosaires :
D'abord, Jésus Enfant
Sous ses aimables traits, les phases de sa vie,
Le Calvaire, où des Juifs la haine est assouvie,
Puis, Jésus triomphant.

O mystères sacrés ! la sève évangélique,
Qui coule en vous, vous change en une fleur mystique
Etalant à mes yeux
L'éclat du lis des champs, de la rose empourprée
Et d'un bel épis mûr. Dans la source adorée
Du sang très précieux

De l'adorable cœur, cette fleur, à merveille,
Comme au sein de la terre, au printemps, fait la treille,
Va puiser les vertus
Qui font que vers le ciel s'élève ma pensée :
Incomparable fleur, la grâce est ta rosée,
Qui te vient de Jésus.

# LES MYSTÈRES JOYEUX

O Mystères joyeux, de vos lis parfumés
Les chagrins d'ici-bas se trouvent embaumés.
De l'aimable vertu j'admire le symbole
Dans vos riantes fleurs à la blanche corolle.
Vous faites contempler le plus beau des enfants,
Et le front le plus pur des fronts purs, triomphants.





# L'ANNONCIATION

Je vous salue, ô pleine de grâce.
(S. Luc, I, 28.)

Allons à Nazareth. Tout est calme et tranquille ;
Dans un obscur ravin je contemple la ville
Semée au milieu des figuiers,
Des cyprès, des nopals à feuilles olivâtres.
Pas de palais ! Je n'y vois que des toits grisâtres,
Et bas, aux seuils hospitaliers.

Toujours, à Nazareth, règne un profond silence ;
On n'entend pas des flots la magique cadence,
De la foudre l'éclat affreux,
Le bruit du vent qui fait gémir la tourterelle,
Et qui cingle le flanc léger de la gazelle :
Ah ! quel calme délicieux !

C'est dans cet humble lieu, que l'opulent déteste,
Qu'un ange aux ailes d'ambre, un jour se manifeste,
Avec plus de splendeur qu'un roi,
A celle qu'on nommait l'angélique Marie.
Cette modeste vierge était du ciel chérie,
Sans cesse elle gardait la loi.

La vierge exulte et monte en extase ravie ;
Mais son âme bientôt de crainte est asservie.
Oiseau frappé du trait divin
Pourquoi trembler ainsi, vous, la reine des anges,
Dont le cœur lumineux, pour chanter ses louanges,
Commence un cantique sans fin ?

C'est que l'ange vous dit, en paroles de flammes:
" Salut, pleine de grâce, entre toutes les femmes,
Ton nom sera toujours béni!"
Puis, il ajoute encor: " Je vois en toi la mère
Du Fils de Dieu." — " Moi, mère? et de quelle manière?
Tout homme est de mon toit banni!"

" L'Esprit-Saint surviendra. Dans sa bonté profonde,
Couverte de son ombre, il te rendra féconde."
" Je suis servante du Seigneur,"
Lui répondit la Vierge. O mystère sublime!
Le Verbe s'incarna. Quel ineffable abîme
D'anéantissement je vois en mon Sauveur!

Le Verbe s'est fait chair, Lui, la splendeur du Père,
La parole de Dieu, l'éternelle lumière,
Se voile sous un corps corruptible et mortel,
Et c'est bien cependant le Fils de l'Eternel;
Dans les sommets des cieux étincelle son trône,
De la gloire du Père est faite sa couronne,
C'est la lampe du ciel, c'est le divin flambeau,
Celui qui d'un seul mot fit le soleil si beau.

A la suite de Jean, cet ange évangéliste,
J'escalade les cieux et rien ne nous résiste.
C'est dans un char de feu, s'élevant à l'envi,
Qu'on arriva jusqu'au trône d'Adonaï.
Volant comme l'éclair, à travers l'atmosphère,
Bientôt on ne vit plus le globe de la terre.
Balancé mollement sur les ondes d'éther,
Notre char s'avançait comme un vaisseau sur mer
S'avance au gré des vents.

Passant près de la lune,
On atteignit Vénus, Mars, Saturne et Neptune,
Puis ensuite on entra dans un champ du soleil:
Une immense prairie et dont l'éclat vermeil
De rubis, de saphir, d'éméraude et d'agate,
Se mariant avec le beau rouge écarlate
D'un pourpre étincelant et le riant azur,
Se reflétait sous un dôme de cristal pur.
Quittant le roi du jour, qui n'est pas descriptible,
Et qui parut bientôt à peine perceptible,
On toucha les confins de l'espace éthéré,
Où les globes de feu font leur trajet pourpré.

Ici, c'est l'infini, le regard est sans voiles,
Ce sont les régions des soleils, des étoiles,
Qui se meuvent sans cesse autour d'un axe d'or.

De la cime des cieux on est bien loin encor ;
Nous voici dans la plaine où l'on fixe les âges,
Où l'on règle le temps, vastes champs sans rivages,
Où les anges de Dieu décrètent toutes lois,
Où les orbes tracés par leurs magiques doigts,
Sont les chemins suivis par milliers de planètes
Et des corps vagabonds qu'on appelle comètes :
Ces astres flamboyants sont la base des cieux.

Les concerts entendus sont aussi merveilleux :
Les célestes esprits mêlent les symphonies
De leurs lyres de nacre aux douces harmonies
Des bruits mélodieux, que les mondes tournant
Autour de l'axe d'or, de flamme rutilant,
Font entendre en ces lieux.

O voix mystérieuses
De ces sphynx d'océan, sirènes fabuleuses,
Dont la douceur des sons calme la voix des flots,
Vous n'êtes de ces chants que de faibles échos!
Ces ravissants concerts ont aussi leur langage:
En tous temps, en tous lieux, ils rendent témoignage,
Racontent le passé, le présent, l'avenir,
Et bien souvent, la nuit, en entendant gémir
Sous une froide tombe, une oreille indiscrète
Se penchant pour saisir, demeura stupéfaite
De surprendre une voix qui lui remémorait,
Au doux bruit de la brise, un énorme forfait.

Par delà cet espace est une autre vallée
D'une immense étendue et d'un linceul voilée:
C'est le champ de la gloire ou des pleurs: Josaphat!
On voit l'empreinte encor du pied de Jéhovah
Sur le haut pic d'un mont d'onyx. Le cheval pâle,
Portant la sombre mort qui de sa main étale
La faux tranchante, hélas! faisant moisson partout,
Et qui ne laissera pas un vivant debout,

Nous remplit de terreur. Là sont les sauterelles
A face d'homme, aux dents de lion, puis aux ailes
Bruyantes comme un lourd chariot de combat,
Qui roule sur le roc, se fracasse et s'abat.
Les sept anges y sont, versant la coupe pleine
De colère de Dieu. J'aperçus, dans la plaine,
La bête de couleur écarlate ; elle avait
Sur son dos une femme et sur son front portait
Le mot : Mystère ! Aussi se trouve là l'abîme
Du gouffre qui vomit le blasphème et le crime,
Et qui fume sans cesse. On aperçoit, debout,
L'ange du dernier jour, embouchant tout à coup
Sa trompette, et qui semble entonner l'effroyable
Cri : " Levez-vous," ce cri terrible et redoutable,
Qui fera s'élancer tous les morts du tombeau.

Notre superbe char s'éleva de nouveau.
Bientôt on ne vit plus la mystique vallée ;
Les dernières lueurs de la voûte étoilée
S'éteignaient tour à tour comme autant d'oripeaux,
Que l'on eût pris de loin pour de brillants flambeaux.

On arrive au séjour d'éternelle lumière
Que le trône de Dieu de ses soleils éclaire.
L'air doux qu'on y respire est le souffle divin,
Plus léger qu'au printemps les brises du matin.
Ce souffle, plus subtil que les subtiles ondes
De l'éther répandu dans l'espace des mondes,
Apporte sur son aile un amas de concerts
Plus suaves encor que l'hymne des déserts :
Ces murmures sont ceux des harpes éoliennes
Qu'effleurent les zéphyrs de leurs faibles haleines,
Dans les nuits du printemps, ou des sons veloutés
D'un cor d'argent, sonnant ses refrains enchantés,
Aux échos des bosquets, ou des forêts plaintives
Que balancent les vents, ou des jongleuses rives
Que caressent les flots.

Il faut monter encor,
Dit Jean, et l'aigle, alors, ouvrant ses ailes d'or,
Sur elles m'emporta. De nombreuses phalanges
De Trônes, de Vertus, de Chérubins, d'Archanges

Et des cinq autres chœurs, sont autant de soleils
Semant des roses d'or sur leurs trajets vermeils :
On s'élevait toujours. Eperdu dans l'espace,
Je me crus près de Dieu. Le rubis, la topaze,
L'émeraude, n'ont rien de la splendeur du ciel,
Mais là je ne vis pas encore l'Eternel.
Dans la cime des cieux, noyé dans la lumière,
Resplendissait un trône. O sublime mystère !
Est-ce la Trinité ?—Des nuages d'encens
Le voilaient. "Saint, saint, saint !" étaient les doux accents
Que chantaient les élus ! Patriarches, prophètes,
Lévites, prêtres, rois, tous inclinaient leurs têtes
Avec respect.

Assez ! je me tais, ma raison
Se perd ! Jean me dit, c'est le seuil de la maison
De Dieu. Vois, c'est d'ici qu'est descendu le Verbe
Pour venir parmi nous.

Admire, homme superbe,
Ce prodige d'amour ! Qu'en a dit Lucifer ?
Regarde, c'est de là qu'il tombait en enfer.

De mes yeux effrayés je vis les noirs abîmes,
Où, sans pardon, hélas ! sont punis tous les crimes.

Le grand pas de l'orgueil doit par l'humilité
Etre de nouveau fait. A ce prix racheté
De l'éternelle mort, par Jésus-Christ fait homme,
L'humanité retrouve ainsi la vie. En somme,
Cette faute d'Adam fut pour nous un bonheur,
Puisqu'elle nous valut le plus sublime honneur.

Trois sœurs : l'humilité, la foi, l'obéissance,
Dans l'incarnation, cette œuvre de clémence,
Devaient se tenir par la main ;
Et la virginité dans sa plus pure essence,
Pour faire épanouir la céleste semence,
Comme une fleur dans un jardin,

Devait avoir l'éclat d'une riante aurore,
De la blancheur du lis et du soleil qui dore
La voûte du beau ciel d'azur.

Marie, oui, Marie est cette vierge sans tache,
Exempte du péché, ce qui souille et qui tache,
Elle est le rayon le plus pur

De tout le genre humain, sorti des mains divines,
C'est pourquoi celui qui fut avant les collines,
Avant les globes nébuleux
Qui poursuivent leurs cours dans la voûte éthérée,
Avant Vénus, Pégase, Orion et l'Astrée,
Avant les anges et les cieux,

En elle s'incarna. Je me tais ! je m'égare
En raisonnant ainsi. Mon visage s'effare
Et peint mon admiration
Et mon étonnement. Une vierge est féconde
Par l'Esprit-Saint, et donne un Dieu fait homme au monde.
Tressaille de joie, ô Sion !

Car la terre a reçu la divine rosée,
La clémence de Dieu sur nous s'est abaissée,
La lumière va luire au sein des nations.

Vos dons sont précieux, ô Vierge, incomparables ;
Les merveilles de Dieu en vous sont ineffables,
Et, devant votre fruit, en adorations,
Mon âme se confond. Ah ! je n'ai qu'à me taire,
A m'abaisser devant un aussi grand mystère,
Et je répète avec l'archange Gabriel :
Salut ! amour ! honneur ! vierge pleine de grâce !
N'osant parler tout haut, je le dis à voix basse,
En portant mes regards éblouis vers le ciel.



# MARIE VISITE ELISABETH

Marie partit en hâte pour le pays des Montagnes (S. LUC, I, 39.)

Aussitôt que Marie eut conçu le Sauveur,
Son cœur fut enflammé de la divine ardeur
Des brasiers de l'amour : ce fut comme l'aurore
D'un rayon de soleil qui parfume et colore
Une fleur de ses feux. Sortir de Nazareth
Pour aller en Juda voir sainte Elisabeth,
Est le vœu de la Vierge. A travers les collines,
En suivant les sentiers onduleux des ravines,
Elle arrive à Karem, petit village assis
Assez coquettement dans les vallons fleuris
De riants mamelons. Tels que des labyrinthes,
Les sentiers escarpés, bordés de térébinthes,
De myrtes, d'oliviers au feuillage luisant,
Offrent aux voyageurs un aspect séduisant.

La Vierge s'achemine en chantant un cantique;
Tout ce qu'elle aperçoit porte un cachet antique;
Elle va, vole et court de hameaux en hameaux,
De partout elle entend le concert des oiseaux.
Sur sa route, à travers les buissons et la plaine,
Dans les antres nombreux des rocs d'un noir d'ébène,
Elle y voit scintiller les yeux éblouissants,
Comme autant de tisons, d'animaux malfaisants.

Sous un soleil brûlant, la Vierge suit, émue,
D'encombrants défilés sans en savoir l'issue,
Traverse des déserts de rochers calcinés,
Où de rares castels, parfois abandonnés,
Brillent à l'horizon, au sein des sycomores.
Des bosquets d'arbousiers aux murmures sonores
Frappant l'écho des monts, elle entend brusquement
D'un lion affamé l'affreux rugissement
En quête d'une proie. Avec calme, elle avance
Au milieu du danger, mettant sa confiance
Dans celui qu'elle porte en son sein virginal.

Le Rédempteur n'est plus dans le plan idéal,
C'est un fait accompli qu'ignore encor la terre,
Qu'elle seule connaît puisqu'elle en est la mère.

Marie, en cheminant, repassait dans son cœur
Quelques prédictions concernant le Sauveur :
"O cieux faites pleuvoir votre douce rosée
Et que notre salut sorte de la nuée !
Tous les peuples par Lui seront bénis du ciel :
Quel astre a vu Jacob, quel sceptre en Israël !
De Jessé sortira cette branche divine
D'un rejeton portant sa fleur en sa racine.
Ah ! réjouissons-nous, un enfant nous est né,
Tressaillons d'allégresse, un fils nous est donné."

Un superbe tableau sous ses yeux se déroule ;
La Vierge voit passer, comme une immense foule,
Les générations des âges ténébreux
Qui fuyant la lumière ont cherché de faux dieux.

Elle voit trois mille ans d'un affreux paganisme
Faisant courber les fronts au pied d'un fétichisme
Honteux et dépravé. Devant des dieux d'airain
Se prosternent la Grèce et l'empire romain,
Sans en rougir de honte. Au sein de la louange
L'orgueil berce les Grecs ; en une mer de fange
Rome s'est enfoncée : elle dort du sommeil
Qu'apporte la victoire, et jamais le soleil
De paix ne vit briller une telle épopée,
Etalant sa splendeur à l'ombre de l'épée.

De ces peuples rivaux Jésus ne naîtra pas :
L'opulence pour Lui n'aura jamais d'appas.
Le pays d'Israël doit être sa patrie,
Ce secret n'est alors connu que de Marie
Qui donnera sous peu le jour à son Sauveur,
Le Fils de l'Eternel, Jésus le Rédempteur.

Sur leurs ailes de flamme, en nombreuses phalanges,
Aux chants de doux concerts l'accompagnent les anges,
En offrant des bouquets. La rose lui sourit,
Cette reine des fleurs en sa langue lui dit:

"Salut! reine des cieux! Salut! ô nouvelle Eve!
Le fruit de votre sein, ce doux fruit d'une sève
Fraîche et réconfortante, en ce monde est donné,
Pour corriger le fruit amer, infortuné,
Et rempli de poison de la première femme."
Comme au jardin d'Eden une voûte de flamme,
Pure comme les feux d'un soleil du midi,
Et le vert tendre et frais d'un vallon reverdi,
Resplendissait alors. Sur la pelouse douce
Et sur les pieds touffus d'une légère mousse,
La Vierge poursuivait, sans peine et sans sueurs,
Les tortueux sentiers bordés de fraîches fleurs.
Elle arriva bientôt.

Elisabeth surprise
En voyant sa cousine est de bonheur éprise.
Quelle visite! ô jour de salut! Le Sauveur,
Le Dieu des nations avec son précurseur,
Encore tous les deux inconnus à la terre,
Se rencontrent. Telle est la démarche première
De Jésus: venir par sa mère vers saint Jean,

Qui connait son Sauveur par la sienne.
Un élan
D'amour divin transporte Elisabeth, l'inspire
En sublimes accents, l'exalte et lui fait dire :

"Pourquoi venir me voir ? D'où me vient cet honneur ?
Marie, en vous je vois la mère du Seigneur
Promis depuis longtemps. Entre toutes les femmes
Est béni votre nom. Comme un foyer de flammes
Le fruit de votre sein, également béni,
Echauffera les cœurs d'un amour infini.
Le trône de David retrouve ainsi sa gloire ;
Le peuple d'Israël peut chanter sa victoire."

En ces transports divins, dans un suprême amour,
Le regard empourpré comme l'est un beau jour,
Qu'ils sont doux les accents de la Vierge Marie !
Débordant de bonheur, alors son cœur s'écrie :

" Mon âme glorifie, exulte mon Seigneur,
Mon esprit est ravi de joie en mon Sauveur.
Tous les siècles diront que je fus bienheureuse,
Car Dieu dans sa bonté miséricordieuse
De ses dons m'a comblée.

Oui, Dieu seul est puissant !
Envers l'humble et le pauvre on le voit bienfaisant.
Celui dont le saint nom est grand dans la clémence,
A voulu de son bras déployer la vaillance.

Les superbes ont vu leurs trônes enlevés,
A leurs yeux ont été les petits élevés,
Aux affamés il a donné la nourriture,
Comme aux petits oiseaux il donne la pâture.

Les riches se sont vus les mains vides de biens,
Les enfants d'Israël sont devenus les siens.

Dieu n'a pas oublié la sublime promesse
Qu'il fit à Abraham. au jour de la détresse,

Et ce grand patriarche et sa postérité,
Verront de siècle en siècle, ainsi que décrété,
La promesse accomplie."

O Mère du Messie,
J'admire vos transports ! belle est la poésie
De ce chant plein d'ardeur ! Ce cantique est riant
Comme les frais palmiers d'azur en Orient.
O Marie ! écoutez sous les voûtes antiques,
Dans les immenses nefs des églises gothiques
De nos grandes cités, dans nos humbles hameaux,
Ecoutez ces accents pour nous toujours nouveaux :
"Magnificat," dit-on, "Magnificat." Les plages
Des deux mondes au bruit des superbes ramages
Des oiseaux font monter vers les cieux azurés
Cette hymne de l'amour, ces versets inspirés.

Mollement balancé par la vague folâtre
Le nautonnier le chante au bruit des flots. Le pâtre
Le murmure gaîment en gardant son troupeau :

C'est le chant de la mère en mouvant son berceau ;
Le bûcheron hâlé dans les bois le fredonne ;
En des jours solennels, le pontife l'entonne
A la voix de l'airain dont les sons véhéments
Se mêlent aux accords du roi des instruments.

O Marie ! est-ce assez ? Non, tout dans la nature
Le redit, c'est le chant de toute créature.

Combien, en y songeant, ce mystère m'émeut ;
Jésus ! Jésus caché, préside à tout. Il meut
Marie en l'envoyant chez sa chère cousine ;
Il meut Elisabeth de la touche divine
D'un grand transport de foi qui lui fait admirer
La merveille en Marie opérée. Attirer,
En faisant tressaillir de bonheur Jean-Baptiste
Dans le sein de sa mère, est l'œuvre de l'artiste
Divin qui régit tout. C'est autour de son doigt

Que tournent les soleils. L'ordre qui règne voit
En Lui l'ordonnateur qui commande au tonnerre,
Et de son souffle agite et fait tourner la terre,
Qui soulève les flots, partage les saisons,
Fertilise les champs, fait mûrir les moissons,
Et sème, en souriant, les perles de l'aurore
Aux fraîches fleurs des bois que le soleil colore,
Qui commande aux autans de quitter leurs liens
Pour jeter dans l'effroi les deux méridiens.
C'est le même Jésus qui meut aussi les âmes,
Qui s'empare des cœurs et leur donne des flammes
Pour s'élever à Lui. La force de l'aimant
N'est rien au prix des feux de ce divin amant,
Opérant dans un saint ce dévoûment sublime
Qui s'empare du monde et gagne son estime.



# LA NAISSANCE DE NOTRE-SEIGNEUR

Il vous est né un Sauveur
(S. Luc, II, 11.)

Les temps sont accomplis, Jésus vient en ce monde.
Qui pourrait mesurer l'humilité profonde
D'un Dieu fait homme ?—Ici, quoiqu'on pense au hasard,
Jésus commande encore et fait agir César
Qui proclame un édit. " Au pays de naissance
Chacun devra venir—disait cette ordonnance—
Pour inscrire son nom aux régistres du lieu."

Marie et son époux voient là le doigt de Dieu :
Car c'est à Bethléem où naîtra le Messie,
C'est ce qu'avait prédit d'ailleurs la prophétie,
Et l'univers s'agite afin de l'accomplir.

Auguste, dans un songe, avait vu l'avenir ;
La Sibylle disait dans l'antre du mystère :
" César, vois dans l'azur ce cercle de lumière :
Regarde bien, contemple une Vierge au milieu.
Son sein porte et nourrit un nouveau-né, son Dieu,
Le tien, celui du monde, ayant toute puissance.
Adore cet enfant, au jour de sa naissance."

Auguste émerveillé du prodige du ciel
Au premier-né de Dieu fit construire un autel.
César Auguste, ayant l'Europe pour empire,
Se montre ainsi fidèle à la foi qui l'inspire,
Tandis que les Romains, avides de plaisirs,
Ne s'occupent alors que d'ignobles désirs :
Chaque foyer cachait quelque mystère immonde
Qui séduisait les mœurs en infectant le monde.

Le vice ainsi dormait dans sa fange éhonté
Et la foi n'avait plus qu'une pâle clarté,
Tel un reste de feu qui décore la nue
Quand les ombres du soir annoncent leur venue.
Pauvre peuple, pourquoi fermer ainsi les yeux ?
Ce n'est pas étonnant, chaque vice a ses dieux !

La maison de David, Bethléem, fut ton lustre,
Jadis, mais aujourd'hui, ton fils le plus illustre
Va se rendre chez toi : c'est le roi d'Israël,
Le roi des nations, le créateur du ciel.

Les parents de Jésus quittent la Galilée
Pour prendre le chemin qui conduit en Judée.
La monture du pauvre est la leur. A travers
La campagne ils s'en vont. A l'ombre d'arbres verts,
Contre un soleil ardent, ils se mettent en garde.

Toute la cour du ciel les suit et les regarde.

Le terme du trajet fut atteint en cinq jours.
L'aspect de Bethléem est gai. Ses alentours
S'élèvent par degrés, comme un amphithéâtre.
En arrière on y voit une masse bleuâtre ;
Les rochers de Moab, tranchant sur l'horizon,
Puis se dresse bien lourd le mont Hérodion ;
Ce point de l'Orient est brillant : c'est splendide
Au midi ! Qui n'admire avec un œil avide,
Le désert de Juda, ses monts aux sommets bleus
Que l'on prendrait au loin pour des tas sablonneux ;
Le hameau Beid-Saour, où Booz avait son aire :
Ces tableaux sont vivants !

La ville était prospère
A cette époque-là. Pour le recensement,
On venait de partout, et difficilement
Le riche s'assurait place à l'hôtellerie.
Le pauvre était banni. Pour Joseph et Marie

La porte fut fermée. Hélas! dehors trompeur,
C'est ainsi qu'à tout œil tu caches le Sauveur?

Le gîte abandonné d'une grotte voisine—
Une excavation au flanc d'une colline
De calcaire, servant d'étable aux animaux
Et d'antre ténébreux aux voraces corbeaux—
Aux parents de Jésus va servir de toiture,
Et les mettre à l'abri de la rude froidure
Des frimas de l'hiver. Joseph verse des pleurs,
Et Marie est en proie aux plus vives douleurs,
En voyant ce logis.

Celui—faut-il le croire—
Que l'ange avait nommé le Fils de Dieu, la gloire
De son père des cieux, le salut d'Israël,
Héritier et Sauveur d'un pouvoir éternel,
Va naître ici. C'est là que du sein de sa mère,
Jésus passe en ses bras comme un trait de lumière.
Marie est au bonheur, son âme est tout en feu,
Elle adore son fils voyant en lui son Dieu,
Couvre son corps tremblant de froid de pauvres langes.

Que disent de leur roi, du haut des cieux, les anges,
Quand ils voient qu'une étable humide est son château,
Qu'une crèche givrée est son royal berceau?

Mais les petits oiseaux, famille vagabonde,
Ont plus que vous, Jésus, en ce bas monde!
Ils ont des nids moelleux, et vous, vous n'avez pas
Où reposer la tête?

Elles sont sans appas,
Pour l'Auteur de tout bien, les superbes richesses;
Il y voit le foyer de toutes les mollesses,
Qui flétrissent le cœur comme un ardent rayon
Du jour luisant flétrit la fleur du liseron.

L'élite des chrétiens, dans votre sainte voie,
Vous suivra, doux Jésus! désormais avec joie.

Le trône sans éclat de votre pauvreté

Frappe les cieux et voit pleins de leur majesté,
Les anges vous servir. Mille troupes célestes,
A de pauvres bergers, aux manières agrestes,
Font entendre leurs chants. Qu'ils sont doux les concerts
Que répète la voix des échos des déserts !

" Gloire à Dieu dans les cieux ! " disent les troupes d'anges,
Jouant des harpes d'or, et ces saintes phalanges
Ajoutent : " Que la paix du Dieu plein de bonté
Soit pour l'homme ici-bas de bonne volonté ! "

Un ange se fait voir rougeoyant de lumière
Aux bergers effrayés qui ne savent que faire :
" Ne craignez pas, dit-il, un Sauveur vous est né :
C'est le fils de David, un Dieu vous est donné."—
" Céleste messager, comment le reconnaître,
Ce roi, ce nouveau roi berger qui vient de naître ? "—
" Couché dans une crèche, il est là tout tremblant
De froid, comme un lombric en automne gelant ;
Vous le verrez couvert de misérables langes."

De nouveau les bergers entendirent les anges
Répéter : "Gloire à Dieu !" Les splendeurs du matin
Eurent les derniers sons du concert, qui prit fin.
" Allons à Bethléem, rendons-nous à l'étable,
Courons au roi berger, ah ! qu'il doit être aimable !"

Ils vinrent à grands pas ; rien n'égalait pour eux
Le moment d'admirer ce doux présent des cieux.

Autour du nouveau-né, couché sur de la paille,
Les bergers sont heureux, leur cœur d'amour tressaille ;
A Joseph et Marie ils joignent leur piété,
Et dans ce pauvre enfant voient la divinité.

Assis au sein des prés, pendant les longues veilles,
Ils aimaient à causer de toutes ces merveilles,
Et redisaient souvent, aux sons des chalumeaux
Et des hautbois, ces chants semblant toujours nouveaux :

" De nos vertes collines
Dans l'onde des lacs clairs
Mirant leurs aubépines,
Retentirent les airs :

C'étaient des troupes d'anges
Qui chantaient : " Gloire à Dieu ! "
Ces célestes phalanges
Brillaient comme du feu.

Dans une pauvre étable
Logeait le berger roi ;
Cet enfant adorable
Tremblait du rude froid.

Blanc comme de la cire
Etait son front joyeux ;
Qu'étaient beaux son sourire
Et l'azur de ses yeux !

Le ciel morne et revêche
N'avait pas ses flambeaux ;
Auprès de l'humble crèche
Etaient deux animaux.

Près de Jésus, sa mère
A genoux se tenait,
Et Joseph, en prière,
Avec foi l'adorait.

De nos douces chamelles
Nous lui portions le lait
Tout frais de leurs mamelles,
Et Jésus le buvait."

Jésus devait avoir d'autres adorateurs :
Des rois de l'Orient, savants observateurs,
Interrogeaient les cieux pour y trouver l'étoile

De Balaam. Un soir, ils le virent sans voile
Ce bel astre appelé le Roi des rois. La foi
Leur prescrit de se rendre auprès du nouveau roi :
C'est ce qu'ils font bientôt. Voici les circonstances
Décrites lestement dans ces naïves stances :

Dans l'éther empourpré,
Une nouvelle étoile
Lance un rayon doré
Que le hasard dévoile.

Ce fait terrifiant
Annonce le Messie :
Car c'est la prophétie
Connue en Orient.

Certains du phénomène
Sont trois mages. Leurs yeux
Ont pu scruter les cieux.
Délaissant leur domaine,

Ils cheminent au loin :
Ce sont des rois. " Merveille !
Une étoile au ciel point,
Jéhovah sur nous veille ! "

L'astre resplendissant
Guide leurs pas.—" Alerte !
Que pas un ne déserte "—
Disent-ils.—" En avant ! "

Le terme du voyage
Est près. Des jours nombreux
Dans des chemins poudreux
En sont le sûr présage.

" Des tours luisent, là-bas ! "
Le soleil les anime.
" Vite, pressons le pas,
C'est la grande Solyme ! "

L'astre cache ses feux
Dans la ville étrangère
Qu'ils croient hospitalière :
Ils s'y rendent joyeux.

Dans le palais d'Hérode
Les Mages sont admis ;
Pour le roi, leurs récits
Ont les couleurs d'une ode.

Hérode est interdit ;
Alors son esprit double,
A ce brillant débit,
Se tourmente et se trouble.

Les doctes réunis
Prouvent par l'Ecriture
Que Jésus, chose sûre,
Jésus, Sauveur promis,

Qu'ont attendu les âges,
Est né dans Bethléem.
Quittant Jérusalem
Le cœur content, les Mages,

Eclairés de nouveau,
En marchant dans la plaine,
Du radieux flambeau,
Augurent bonne aubaine.

Au-dessus d'un réduit,
Sur une pauvre étable
D'un aspect pitoyable,
L'astre se fixe et luit.

Un enfant admirable
Leur sourit en ce lieu,
Et cet enfant est Dieu :
Combien il est aimable !

La paille est le berceau
Du Créateur du monde ;
Jésus, ce doux agneau,
De bonheur les inonde.

L'encens, la myrrhe et l'or
Sont offerts à Marie,
Qui de sa main chérie
Accepte ce trésor.

Avec un doux sourire
A son Jésus si beau,
Elle offre ce cadeau ;
Le ciel l'aime et l'admire !

Jésus en est content :
Alors sa lèvre close
S'entr'ouvre en souriant
Comme au matin la rose.

Fléchissant les genoux
Avec respect, les Mages
Présentent leurs hommages
Au roi berger si doux.

Retournant au domaine,
Ils pensent à Jésus
Qu'ils ne reverront plus :
L'étoile les ramène.

La Vierge d'Israël conservait en son cœur
Ces heureux souvenirs ravivant son bonheur.
La lumière du monde était alors voilée
Comme le lis, en un vallon, sous la feuillée.

Marie, étant ravie, admirait son enfant ;
Souvent, elle baisait son beau front rayonnant.

L'amour chaste ombrageait cette sainte famille,
Comme les verts rameaux d'une fraîche charmille
Ombragent un chemin. Le ciel lui souriait
Comme au matin la fleur. La terre l'ignorait.



## JESUS AU TEMPLE

**Ils portèrent l'Enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur. (S. Luc. II, 22.)**

Après quarante jours, selon l'usage antique,
Aussi pour obéir au rite mosaïque,
La mère d'un enfant, au Temple se rendait
Pour s'y purifier : car la loi l'imposait.

Mais cette loi, pour vous, n'existait pas, Marie !
La fleur de votre lis était elle flétrie
En concevant Jésus ? Dans la virginité,
Miraculeusement, vous l'aviez enfanté,
Ce mystère inconnu vous demandait au Temple,
Bonne Vierge ! le monde avait besoin d'exemple :
Vous le fîtes.

Devant la porte Nicanor,
En face de l'autel, où l'on vous voit sans or,
Au plus bas des degrés, avec les pauvres femmes,
Vous priez à genoux. En cet instant, les flammes
Divines de l'amour consument votre cœur ;
Votre front virginal rayonne de bonheur :
Aucune ne le voit. Leurs impures prunelles
Ne le permettent pas. Deux pauvres tourterelles,
Le don des miséreux, sont offertes. L'Auteur
Des mondes étalant leur superbe splendeur
Est ainsi racheté.

Chère et douce colombe,

Sous le couteau tranchant ta tête blanche tombe,
Et ton sang pur jaillit. Ah ! quel honneur pour toi !
Tu symbolises ceux qui mourront pour la foi.
O colombe ! merci : ta charité sublime
Pour moi te fait mourir. Innocente victime,
Tu n'avais pas péché ! Ton immolation
Te fait prendre une part à ma rédemption :
Reçois reconnaissance.

O douce solitude,
Que je t'aime ! Fais-moi goûter la quiétude
Que trouve la colombe au sein de tes déserts,
Près de tes oasis. Tous les plaisirs pervers
Du monde sont trompeurs. Dans l'amour du silence
Faites que je me sauve en faisant pénitence,
O mon Sauveur Jésus ! Que les bois, les rochers,
M'entendent, chaque jour, gémir sur mes péchés,
Mêler mes cris plaintifs à ceux des tourterelles
Que poursuit l'oiseleur au faîte des tourelles.

Quel ravissant coup d'œil n'offrent pas tous ces lieux !
Quels beaux panoramas, quels tableaux radieux !
Avec la majesté d'une pompeuse reine
On voit Jérusalem dominant dans la plaine ;
l'Egypte ! elle étalait, comme un riche tapis,
Des champs bariolés couverts de blonds épis :
Ces champs à d'autres champs ajoutés la prolongent
Et défient à jamais les regards qui la plongent.
Le figuier, l'oranger, le nopal, le palmier
Présentent, en tout temps, un éclat printanier.
Des monts, de tous côtés, de leurs têtes aiguës,
Brillent comme la perle et l'or perçant les nues.

Dans le Temple, un vieillard, de la grâce éclairé
Par le désir de voir Jésus et préparé
A ce don précieux, distingua dans la foule
La Vierge et son époux. L'avenir se déroule
Sous ses yeux éblouis. "D'où me vient ce bonheur
D'admirer à loisir le vrai *Christ du Seigneur ?* " [1]

(1) St Luc, II, 25 et 26.

N'est-ce pas, Siméon, que Jésus est aimable !
Jusqu'au moindre désir qu'il tient pour agréable,
Qu'il comble de bienfaits. Les insignes faveurs
Sont les fruits de l'épreuve. Aussi que de douceurs
Pour le cœur qui les goûte ! O vieillard ! votre grâce
Etait un de ces dons. Qui me peindra la trace,
D'indescriptible amour, d'ineffable clarté,
Qu'en vous elle laissa ? Douce suavité !
De ce bienfait, votre âme en est vraiment touchée.

De ces grâces qu'appelle *une manne cachée* (1)
Le cœur pur de saint Jean, j'en ai beaucoup reçu,
Mais mon indifférence, ô Dieu, vous a déçu !

Jamais les dons de Dieu ne demeurent en route,
A la faveur donnée une faveur s'ajoute.
Voici pour Siméon : Jésus vient dans ses bras ;
De ses baisers d'amour ne le couvre-t-il pas ?

---

(1) Apoc. II, 17.

Quel charme ! Il le regarde, il le presse, il l'adore,
Il le bénit, et sur son cœur le presse encore !
Siméon, vous tenez penché sur votre sein
Celui qui porte comme en jouant, dans sa main,
Tous les mondes. Hélas ! en aviez-vous l'idée ?
Saviez-vous quel était ce roi de la Judée ?
Vraiment, qui sait aimer, ô Jésus, comme vous ?
Par amour on vous voit jusqu'à descendre en nous,
Avec nous faire qu'un au moyen de l'hostie :
Comment bénir assez la sainte Eucharistie ?

Ecoutons les accents du vieillard Siméon
Qu'il semble avoir puisé dans la Sainte Sion :

" Selon votre promesse,
A cette heure, ô Seigneur !
Que votre serviteur,
Tressaillant d'allégresse,
S'éteigne dans la paix.
Celui que j'attendais,

La divine lumière,
Le Sauveur d'Israël
Engendré par le ciel,
Est venu sur la terre.
Au roi des nations,
Gloire, louange, honneur et bénédictions !"

Marie en écoutant raconter ces merveilles,
Adore Dieu. Pendant son travail et ses veilles
Elle y pense toujours, les grave dans son cœur,
Et dans son fils Jésus proclame son Sauveur.

Lorsqu'il eût en Jésus reconnu le Messie,
Le vieillard Siméon fit une prophétie.

Ecoutez-la, Marie. Ah ! quel brûlant stylet
Cet auguste vieillard va darder comme un trait
Dans votre cœur étreint d'amour ! " Pour la ruine
Aussi pour le salut la puissance divine
De cet enfant béni sera pour Israël." [1]
Cette parole avait l'amertume du fiel.

Un autre trait de flamme encor marque la lutte :

" Les contradictions le feront être en butte
Avec l'homme."

C'est vrai. Les contradictions
Seront pour vous, ô fils de bénédictions :
Elles pleuvront.

Celui qui les ouvre est Hérode.
Des pleurs et des sanglots des mères, toute une ode
De sang pur est tracée. Ah ! que de cris perçants !

(1) S. Luc, II, 34.

Mères, ne pleurez pas, car ces saints innocents
Sont la fleur des martyrs ! Sur vous, Jésus, l'envie
Vomira l'odieux pour ternir votre vie.

" Scélérat, imposteur et vil samaritain,
Homme fourbe animé de l'esprit libertin,
Qui s'entoure du peuple, en rit et s'en amuse,
Exploite sa candeur et souvent en abuse,"
Voilà ce qu'on dira.

Ces hypocrites voix
Triompheront. Hélas ! la haine sur la croix
Enfin vous suspendra. Le prix de l'innocence
Est pour vous, mon Sauveur, la cruelle souffrance.

Vos disciples aimés subiront votre sort ;
Pour prêcher votre nom ils iront à la mort.
Des milliers de martyrs, en chantant votre gloire,
Sous les coups des bourreaux, diront : "Au Christ victoire ! "

Et Julien l'apostat, en hurlant comme un chien,
Vous lancera sa chair, disant :

" Galiléen,
Tu m'as vaincu ! "

Dans la suite, on verra des schismes,
Avec l'irrésistible ardeur des cataclysmes,
Attaquer les splendeurs de la foi. Puis je vois
L'hérésie à son tour venir plus d'une fois
Pour semer la discorde. Et qu'aperçois-je encore ?
Mots artificieux qu'un doux sourire dore,
Séditieux projets et persécutions,
Desseins ambitieux, vaines prétentions
D'usurpateurs de droits dont la main se dérobe,
Orgueil du sectateur qui déchire la robe
De l'épouse du Christ, prétextant la rigueur
D'un ascétisme outré qu'un esprit novateur
Ne saurait récuser. Rangez-vous en bataille,
O contradictions, et d'estoc et de taille
Venez lancer vos traits hardis.

C'est un rocher

L'édifice du Christ. A Pierre—ce nocher
Que Jésus fit apôtre et la pierre angulaire
De ce temple—il prédit qu'aquilon et tonnerre
Des suppôts de Satan contre lui lutteront,
Et que toujours en vain ils se déchaîneront.

Armés du nom du Christ affrontons la tourmente
Que suscite l'enfer dans sa rage écumante.

Quand Jésus apparaît le calme vient bientôt.
Jésus lève la main et les mers aussitôt
Applanissent leurs flots. Le lac Tibériade
N'osa plus regimber ni faire la bravade
Quand le maître eut parlé.

La contradiction,
Marie, aussi sera pour vous ; et Siméon

L'a prédit en disant :

"O mère désolée,
Votre âme un jour sera de douleur affollée !"

Je gémis, je frémis, je sèche de frayeur
Lorsqu'en priant, je dis : " O mère de douleur,
Secourez-moi ! " Ce cri met l'angoisse en mon âme,
Contriste mon cœur, qui d'amertume se pâme.
Quand Siméon parlât, vos yeux durent s'ouvrir
Sur les âges futurs et voir dans l'avenir
De grands secrets. Ouvrez mes yeux à la lumière,
Que le flambeau divin de l'Evangile éclaire
Ma route dans l'exil. Qu'à l'heure de la mort
Le bonheur des élus soit mon suprême sort !

Anne la prophétesse, étant venue au Temple,
Vous admire, ô Jésus ! Elle aussi vous contemple
Et reconnaît en vous le Sauveur d'Israël.

Son âme était ouverte aux riches dons du ciel.
Son œil pur pouvait voir la divine lumière
Envoyée en ce monde, et c'est par la prière
Et l'immolation qu'elle eût cette faveur.
Comme elle aussi je veux servir mon doux Sauveur !



# JÉSUS ET LES DOCTEURS

Ignoriez-vous qu'il faut que je sois aux choses
qui regardent Mon Père. (S. Luc, II, 49.)

Quel site à Nazareth ! La prude Galilée
Etale ses splendeurs ainsi que la Judée :
L'une au nord, l'autre au sud ; à l'est, le mont Thabor
Dresse son piédestal et sa tête élégante,
Les montagnes d'Adjloun, leur pente verdoyante.
Les monts bleus du Carmel, la mer, plus bleue encor,

Figurent à l'ouest. Cette riche nature
A les vives couleurs d'une fraîche peinture.
La plaine d'Esdrelon est un tapis persan
Joliment nuancé. Sa flore est la plus belle :
L'anémone, le lis, les touffes d'asphodèle,
Y mêlent leurs parfums à l'odeur du safran.

Dans un ciel toujours pur, nacré comme l'opale,
Qui ne revêt jamais un voile sombre ou pâle,
Ciel d'or dont l'horizon paraît être idéal,
On voit luire pourpré l'anneau du vieux Saturne ;
Le pôle, rougeoyant dans son manteau nocturne,
Nous montre aussi Hershell, sur son front boréal.

Allons à Nazareth, voir la sainte famille,
Qui vit bien pauvrement, dans la petite ville.
On appelle le chef Joseph, le charpentier :
Marie est son épouse, et Jésus, qu'on admire,
Leur fils ; c'est à peu près tout ce que peuvent dire
Les bons Nazaréens, qu'on regarde en pitié.

Pénétrons au foyer de l'humble maisonnette,
Qui n'a pas au dehors une mine coquette,
Le luxe n'est point là : d'étroits appartements,
Un mobilier modeste ayant un air antique;
Un âtre très restreint, une pauvre boutique;
C'est tout ce qu'y figure en fait d'ameublements.

Si nous les contemplons dans leurs rapports intimes,
On trouve les liens d'affections sublimes,
Parfumant le foyer de leur suave odeur.
Le ciel voit ces trois fronts déjà ceints d'auréoles,
Ces trois lis souriant de leurs blanches corolles,
En se réjouissant de leur pure candeur.

Je vous aime, ô Jésus ! caressant votre mère,
Bégayant le saint nom du bon Dieu, votre père,
Souriant à Marie en lui tendant les bras,
Avec elle et Joseph faisant votre prière,
Sous l'effort du sommeil closant votre paupière,
En trébuchant un peu faisant vos premiers pas.

Plus tard, je vous admire, allant vers les collines
Chercher un peu de bois, et de vos mains divines
Aidant à saint Joseph dans son humble atelier.
Je vous vois amener une chèvre folâtre
Vous donnant son lait gras. Le soir, auprès de l'âtre,
Avec vos bons parents, je vous entends causer.

Jésus, à Nazareth, dans l'humble synagogue,
Allait souvent prier. Parlant du décalogue,
En voyant cet enfant, que pensait le rabbin ?
Pour vous, ô fils de Dieu ! les saintes Ecritures
Se trouvaient sans secrets sur les choses futures :
Les prophètes avaient écrit sous votre main.

Puis âgé de douze ans, alors je vous contemple,
Plein d'ardeur juvénile allant encore au Temple.
Sans doute, ce n'est pas pour la première fois
Que les parvis sacrés admirent la présence
De notre Rédempteur ? Non ! mais la circonstance,
Qui plongea ses parents dans de cruels émois,

Est ce qu'ici je veux relater. Une absence
De Jésus : trois longs jours ! O douce Providence,
Pourquoi mettre Marie et Joseph dans les pleurs ?
Voulez-vous les punir de quelque négligence ?
Non ! A son Père, aux cieux, il doit obéissance,
Et son Père le veut au milieu des docteurs.

Des bergers et des rois ont connu sa naissance,
C'est au tour des docteurs, maîtres de la science :
Jésus est avec eux.—O docteurs d'Israël !
Vous ne connaissez pas celui qui vous questionne ?
Sa sagesse pourtant vous charme et vous étonne,
Ne soyez pas surpris, c'est le verbe éternel.

Docteurs de tous les temps, vous, sages de la Grèce,
Depuis Thalès jusqu'au licencieux Lucrèce ;
Philosophes : Socrate, Aristote ou Platon,
Peu m'importe quel nom. Vous, nombreuses écoles
Des âges, arrivez. Pesez bien vos paroles,
Jésus ne vous craint pas, fussiez-vous un Solon.

Dans votre sot orgueil, niez-vous la matière ?
Jésus dit : "Elle vient de mes mains la poussière
Constituant les corps qui tombent sous vos yeux."
Niez-vous les esprits ? Jésus dit : "La pensée
Qui resplendit en vous ne peut être puisée
Dans les corps composés, elle est au-dessus d'eux.

N'êtes-vous pas des dieux déchus, ayant la flamme
De se souffle divin que l'on appelle une âme ?
Et ce souffle ne peut pas plus que Dieu mourir."
Etre de l'Éternel une active étincelle,
Et de sa propre vie avoir une parcelle,
C'est prouver qu'à la mort tout ne doit pas périr.

Admettez-moi, Jésus, à suivre votre école,
Et faites que j'entende aussi votre parole,
Non pour la repousser, comme les vains docteurs,
Mais afin qu'elle soit le flambeau qui m'éclaire ;
N'êtes-vous pas, Jésus, l'éternelle lumière
Et la lampe du ciel qui brille sans pâleurs ?

L'enseignement divin, je l'ai dans l'Évangile ;
Ce livre défiant l'homme le plus habile,
L'esprit le plus subtil, le plus grand discoureur.
Tout, excepté cela, passera sur la terre,
C'est vous qui l'avez dit, bon Maître. Pour vous plaire
Je suivrai votre voie, ô sublime Docteur !

# LES MYSTÈRES DOULOUREUX

Mystères douloureux ! devant moi se déroule
Un lugubre tableau. Par torrents le sang coule:
Des infâmes bourreaux font entendre leurs voix,
Et je vois se dresser le gibet de la croix.
Vous me percez le cœur, ô roses empourprées !
Vos corolles, hélas ! sont de sang saturées.






# L'AGONIE DE JÉSUS

**Mon Père, éloignez ce calice de moi.**
**(S. Marc, XIV, 36.)**

C'est le soir, pâle soir ! Jésus sort du cénacle
Après la Pâque : il vient de parler en oracle
Et de donner aux siens un pain mystérieux,
Un pain plus que la manne encor miraculeux ;
Les anges en feraient leurs suaves délices,
Mais ce froment est pour les terrestres milices
Devant être du Christ la céleste moisson.

D'un traître aussi Jésus prédit la trahison :
C'est l'infâme Judas, l'un de ses douze apôtres,
Qui vient de célébrer la Pâque avec les autres ;
Je vois du sang du Christ son front bariolé.

Le regard du bon Maître est de douleur voilé :
O cupide Juda, va chercher ta cohorte,
Que le haineux Satan de tout l'enfer escorte !

L'ange déchu ne sait trop à quoi s'en tenir ;
Il veut voir si Jésus pourra vainqueur sortir
D'une apostate main.

Ah ! Satan, tu t'enchaînes
En livrant ce Jésus pour assouvir tes haînes :
Tu l'ignores, sa mort restreindra ta valeur,
Cette mort te fera tressaillir de frayeur,
Elle t'enlèvera grand nombre de victimes
Et te tiendra captif au fond de tes abîmes.

Voyons Jésus se rendre au mont des Oliviers,
Traverser le Cédron et ses bords calcinés,
Que le saint roi David, pieds nus, tête voilée,
Passa rapidement, pour fuir dans la vallée,
Et s'échapper aux mains de son fils Absalon.

Gethsémani, jardin ombreux comme un vallon,
Est l'endroit où Jésus va faire sa prière
Pour la dernière fois.

Des pleurs à la paupière,
Il promène un regard noyé dans la douleur,
Sur la plaine ondulée et son site enchanteur.

Dans la brume, enfoncé, le fantôme du Temple
Se dresse lourdement, et Jésus le contemple.
Souvent, dans les parvis, en un coin retiré,
Le Scribe délateur l'avait taxé d'outré,
En le voyant prier.

Josaphat et ses sombres

Sépulcres ou tombeaux qui dessinent leurs ombres
Sur le grisâtre sol, font naître sous ses yeux
Le jugement dernier, où, venant glorieux,
Il jugera le monde.

O jardin solitaire,
Ecoute de Jésus la dernière prière :

"Père, glorifiez votre fils, c'est l'instant!
Glorifiez-le donc comme il vous en convie :
Divin Père, en ce monde, aucun n'a fait autant
Que votre fils pour vous. Il va donner sa vie,
L'arrêt est prononcé, la croix sera son sort;
Elle brille à ses yeux et son poids l'épouvante.
Ah! Père, mon âme est triste jusqu'à la mort!"

Jésus voit sous ses yeux la coupe débordante
Du péché : quelle horreur ! C'est le calice amer
Qui jette dans son cœur la peur qui le tourmente,
Qui désole son âme et fait frémir sa chair;
Sa volonté devient craintive et chancelante.

Son œil, perçant jusqu'au trône d'Adonaï,
Est du tableau qu'il voit d'épouvante envahi :
C'est un vaste chemin abrupt, privé d'aurore,
Et dont la pente à pic, aux lueurs de phosphore
Lui montre les damnés, à l'aspect odieux,
Portant du jugement la terreur dans leurs yeux ;
Il entend l'âpre cri qui monte de l'abîme
Qu'à creusé sans espoir l'irrémissible crime,
Et sait que le sang qui de son corps va couler
Comme l'eau du torrent, ne pourra pas sceller
Les portes de l'enfer, où des millions d'âmes
Iront se plonger dans le tourbillon des flammes.

Il faiblit en voyant tant d'horreurs. Sur ses cils
Perlent des pleurs de sang qui comme des rubis
Brillent aux doux reflets de la lune. Sa gorge
Est en proie aux sanglots, comme un soufflet de forge
Sa poitrine s'agite ; on ne voit plus ses traits
S'animer de divins et radieux reflets.

La face prosternée, il s'adresse à son Père
Et de nouveau lui fait une ardente prière :

" Père saint, éloignez ce calice de moi ! "

Jésus est subjugué par la crainte et l'effroi ;
Ce breuvage de fiel décolore sa lèvre
Et fait trembler son corps comme on tremble de fièvre.

Le poison de l'aspic et le pus ulcéreux,
L'âcre goût du vinaigre et les sucs vénéneux
Des narcotiques fruits, n'en ont pas l'amertume.
Au fond de ce calice est le vice qui fume,
Apportant une odeur de putréfaction
A travers les tourments de l'âpre passion
Qui remplissent la coupe : la luxure est la lie
Qu'il lui faut boire aussi.

Votre bouche est pâlie,

Doux Sauveur!

Le péché, ce fantôme odieux,

Se dresse tout à coup comme un spectre hideux
Sous ses yeux effrayés. Tous les crimes du monde
Forment en ce moment une montagne immonde,
Plus haute mille fois que la tour de Babel,
Que gravit Lucifer pour y braver le ciel,
En vomissant, hélas ! de sa gueule infernale,
Le blasphème et le feu. Dans sa haine fatale
Il dit à l'Homme-Dieu :

"Comment, tu trembles, Toi,
En face de la mort ! Toi, Christ, Prophète et Roi ?
Es-tu le fils de Dieu ? Si tu l'es, pourquoi craindre ?
Quelle main pourrait donc te saisir et t'étreindre ?
Mais, si tu ne l'es pas, mon astre va grandir
En te voyant bientôt sur un gibet mourir."

Satan, lançant dans l'air une lueur bleuâtre,
Comme celle du bois mouillé brûlant dans l'âtre,
Disparut triomphant.

Tout broyé de douleur,

Comme l'est une olive au pressoir, le Sauveur
S'en alla vers les siens qui dormaient.

"Comment, Pierre,
Et vous, Jacques et Jean, vous closez la paupière?

Ah ! veillez et priez !" Jésus s'éloigna d'eux.
"Père, répéta-t-il, vous qui régnez aux cieux,
Eloignez donc de moi cet horrible calice,
Epargnez-moi la croix, j'ai peur de son supplice !
Que votre volonté soit faite!"

Adonaï,
Sur la cime des cieux, comme au mont Sinaï
Se montra menaçant. Les éclats du tonnerre
De leurs sinistres voix firent trembler la terre,
Et de son doigt divin, en des lettres de feu,
Qui comme des serpents jaillirent au ciel bleu,
Traça ces mots :

" Il faut boire jusqu'à la lie
Ton calice, mon fils, ta promesse te lie! "

Jésus voit de nouveau les crimes entassés,
Crimes affreux et noirs par d'autres repoussés :
C'est une immense mer qui recouvre les mondes
Et cache leurs forfaits sous ses vagues immondes.

Une sueur de sang ruisselle sur son corps,
Et Celui dont les bras puissants sont assez forts
Pour porter l'univers éprouve l'agonie,
Tout en pesant le poids de son ignominie !

Alors se trouve en feu le mont des Oliviers,
Jésus sent sur son front comme un vol d'éperviers,
Aussi frais que la brise.

"Est-ce déjà l'aurore ?
Dit le Maître; mais, non ! Quel est ce météore
Eclairant le jardin ?"

Un ange, Mikaël,
Qui vient vous secourir.

Est-ce que Raphaël
Ne servit pas Tobie ? Et vous, mon divin maître,
Le Créateur de l'ange et l'Auteur de tout être,
Vous seriez sans secours ?

Jésus, réconforté,
Se remit à prier.

" Que votre volonté
Se fasse et non la mienne, à cette heure, ô mon Père !"

Pour la troisième fois le Maître vint vers Pierre,
Jacques et Jean, dormant encore. Alors, Jésus
Leur dit :

"Reposez-vous." En des accents émus
Il ajouta :

"Celui qui doit me vendre est proche !"
Le Maître ne leur fit même pas un reproche
Sur leur indifférence.

Aurait-il eu raison
De dire un mot trop vif, Lui, le Dieu du pardon ?

La lueur des flambeaux, se projetant dans l'ombre,
Fait entrevoir déjà l'aspect farouche et sombre
D'un groupe de soldats et de vieux officiers,
Qui s'avance à pas lents au mont des Oliviers.

Où vas-tu, de ce pas, méprisable cohorte ?
Un groupe de docteurs de la loi qui t'escorte ?
Mais ceux-là ne sont pas sans connaître Jésus ?

Judas est à leur tête. Il essaie un rictus,
En saluant Jésus, qui se fige et se glace
En un amer effroi sur sa hideuse face.

Voyez-le s'avancer, et de son œil hagard
Envisager Celui qui de son doux regard
Voudrait toucher le traître en qui brûle la fièvre

Du lucre, et qui, bientôt ira coller sa lèvre
Sordide sur le front divin de son Sauveur.

Judas s'avance. A l'or il a vendu son cœur,
A la mort, sans trembler, il va livrer son maître.

"Toi, me trahir par un baiser, feignant paraître
Mon ami," dit Jésus à Judas !

Un rayon
De bonté sur le fils de la perdition,
Eclate encore. Hélas ! c'est le dernier.

La troupe
Attend l'ordre. Le peuple autour d'elle se groupe.
Jésus s'avance et dit

"Amis, qui cherchez-vous ?"

"Jésus de Nazareth."

"C'est moi !"

Ce sont deux coups

De foudre que ces mots.

La troupe à la renverse
Est culbutée. Un trait de force se déverse
Sur toi, vile cohorte, et tu restes les yeux
Fermés à l'évidence ? Il viendra glorieux,
Au dernier jour des temps, sur les ailes des nues,
Aux yeux des nations de sa splendeur émues,
Celui qui va par vous se laisser garotter.

La force du lion divin vient d'éclater ;
Jésus va faire un signe et la troupe impuissante
A se mouvoir alors pourra se relever.
Vont-ils baiser la main qui vient de se lever
Sur eux, ces imposteurs ?

La pente est trop glissante

Pour pouvoir revenir sur leurs perfides pas,
La lumière est sur eux, mais ils ne la voient pas.

"Qui cherchez-vous, soldats?" leur dit le maître encore.
"Jésus de Nazareth!"

"C'est moi, je vous l'ai dit."
Ce vilain corps d'armée, au lieu d'être interdit,
S'empare de Jésus. Au loin, l'écho sonore
Répercute les cris de ces fous inhumains
Devenus furieux. Jésus offre ses mains
Qu'ils lient impunément.

Simon prend son épée;
Une oreille aussitôt de Malchus est coupée.

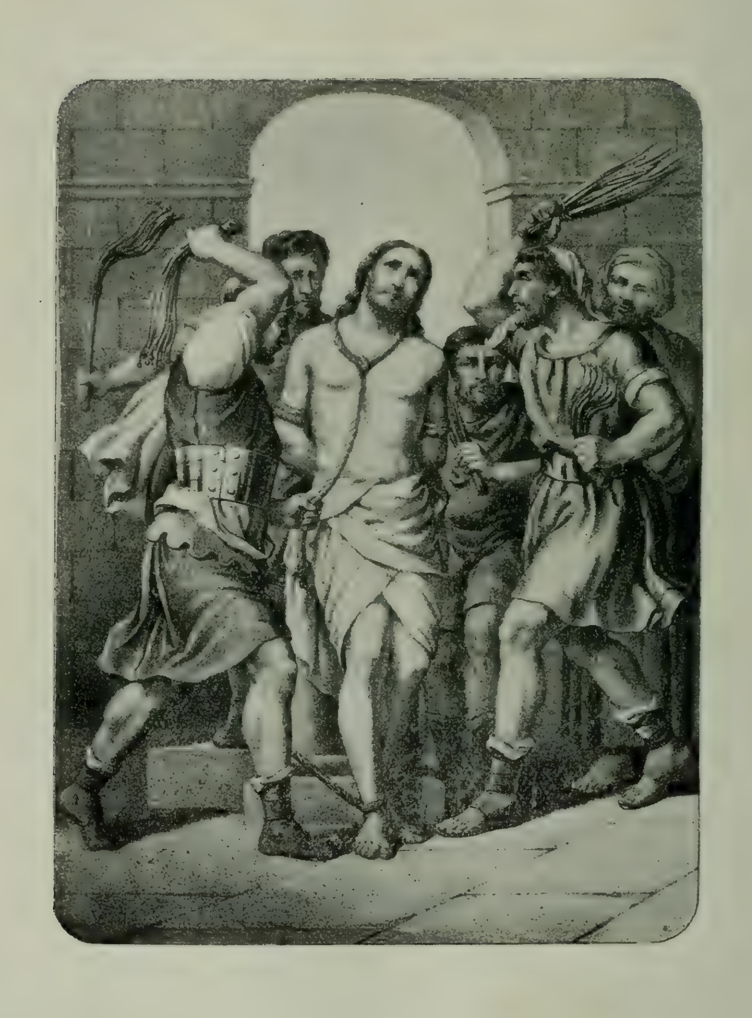
"Céphas, assez, remets ton épée au fourreau,
Dit Jésus. Je pourrais avoir des milliers d'anges,
A l'instant. Vous verriez ces célestes phalanges
Me prendre sous leur garde, et, comme un vil troupeau,

Disperser tous ceux-ci. Mais la sainte Ecriture
Doit s'accomplir en tout."

Jésus, de sa main pure,
Guérit Malchus, sans qu'il en fut même touché.
La chef du Sanhédrin, à la troupe affolée,
Ordonna de partir. La nature voilée
N'ose lever les yeux.

Adonaï, penché,
Regarde le cortège infâme et sanguinaire
Qui conduira son fils au sommet du Calvaire.

Satan, aussi, regarde. Il ébranle l'éther
D'un cri triomphateur qui réjouit l'enfer.
Les disciples ont fui. Jésus, comme un esclave,
Est pris, sans que personne, hélas! n'y mette entrave.



## TRIBUNAUX ET FLAGELLATION

Les princes des prêtres et tout le Conseil cherchaient un faux témoignage contre Jésus. (S. Matth; XXVI. 59.)

Comme un captif Jésus est conduit chez Caïphe ;
Le sinistre palais du perfide pontife
Perchait comme un nid d'aigle au sommet de Sion.
Devant un tribunal, la victime divine
Doit alors exposer sa nouvelle doctrine,
Qui, des peuples, partout fait l'admiration.

Avec ressentiment, Caïphe questionne.
Jésus dit : " Je n'ai rien de secret pour personne ;
Demandez à ceux-ci, je parle ouvertement."
" Es-tu le fils de Dieu ?"–" Je le suis."–" Quel blasphème !
Vous l'avez entendu ? je le jure anathème !"
Caïphe, en lambeaux met son ample vêtement.

On attend tout à coup l'hypocrite cohue
Qui s'écrie au dehors, dans sa haine éperdue :
"Il vient de blasphémer, il mérite la mort."
"Il mérite la mort," dit l'enfer dans sa rage.
Puis un rude soldat d'un dur soufflet l'outrage.
"La mort ! la mort ! dit-on, tel doit être son sort."

L'écho de ces clameurs dans les airs se promène,
Satan siffle en hurlant au fond de la Géhenne.

Jésus, en un cachot, fut mis jusqu'au matin :
Dans sa prison d'amour tel est l'hôte divin !

Le peuple réuni joint l'outrage à l'insulte :
"Tes miracles ne sont que d'un pouvoir occulte,"
Lui dit-on.—L'Homme-Dieu, tout grelottant de froid,
Le regard vers le ciel, soupire après la croix.

Avec l'aube du jour on se rend chez Pilate ;
Devant ce tribunal la haine encore éclate.

"De quoi l'accusez-vous ?"—

"De public imposteur ;
Il est contre César, propage la discorde
Et se dit roi des Juifs.—Pas de miséricorde,
Pour ce jongleur Christ-Roi, pour ce blasphémateur,
Qui dit que dans trois jours il détruirait le Temple
Et le reconstruirait, en le faisant plus ample."

"Es-tu le roi des Juifs ? "—

"Tu l'as dit, je suis roi,
Mon royaume est la-haut. Serais-je devant toi
S'il était en ces lieux?"—

"Où donc est ton empire?
Quel est ton soleil d'or? Pourrais-tu me le dire?
Si non, comment en ta parole aurais-je foi?"—

"Je suis venu du ciel pour apporter la loi:
Je suis la vérité, la vie et la lumière.
Heureux qui prend ma voie et la suit tout entière."

Mais la foule criait: "Il mérite la mort,
Ce faux Nazaréen, que la croix soit sont sort!
Toi, Pilate, crois-tu que tu peux le défendre
Sans déplaire à César? Tu dois donc nous entendre."

Un subterfuge par Pilate est employé,
Et Jésus chez Hérode est alors envoyé.

L'escouade aussitôt se rendit vers Hérode.
Ce fameux roi portait un collier d'émeraude,

D'agate et de rubis. Son trône était brillant,
Et son plus léger vice était d'être opulent.
Voir le Sauveur avait été déjà son rêve.

"Pour moi, fais un prodige, et ne crains pas mon glaive,
Christ-Roi."

Jésus, debout, n'opère rien.—"Dis-moi
Sincèrement, es-tu des Juifs vraiment le roi?"

Jésus ne répond pas au roi de la luxure,
Et détourne de lui sa divine figure.

On le revêt de blanc, comme un pauvre insensé,
Pour venir de nouveau chez Pilate. Brisé
De fatigue est Jésus. Sous les sombres nuées
De la foule en furie on entend les huées.

Le gouverneur romain, avec pompe, monta
Sur son haut tribunal qu'on nommait Gabbata,
Et dit :

"Je ne vois rien de coupable en cet homme,
Ni Hérode. De quoi l'accusez-vous, en somme ?
A la fête de Pâque est mis en liberté
Un criminel. Ici, l'assassin éhonté,
Appelé Barabbas, est tenu dans les chaînes :
Barabbas ou Jésus, choisissez ?"

Tu déchaînes
L'orage, toi, Pilate ?

Entends la voix, hélas !
De ta troupe clamant : "Barabbas ! Barabbas !"

L'écho répète au loin le grand bruit de la foule
Comme celui des vents qui soulèvent la houle.

Un tollé long et sourd éclate sous ses pas,
C'est tout l'enfer qui crie : "Abats le Christ, abats !"

Aveugles, sourds, muets, boiteux, paralytiques,
Qu'il a guéris d'un mot, sur les places publiques,
Et vous de qui la voix dans les airs résonna
Pour l'acclamer hier d'un joyeux hosanna ;
Et de Jérusalem, vieillards, hommes, femmes,
Prêtres, qui devant Lui portiez des oriflammes,
Enfants, qui dansiez en jetant des rameaux verts,
Et vous tous, que l'on vit par respect découverts,
Qui jetiez vos habits somptueux sur sa route,
Et de palmes formiez sur sa tête une voûte,

Vous ne protestez pas ? De crainte, tout épris,
Comme un tas de poltrons vous unissez vos cris
Tumultneux à ceux de la foule insensée,
Que, sans savoir pourquoi, la haîne a courroucée.

Pilate recommence. "Avez-vous bien compris?
Je crois que dans le choix vous vous êtes mépris:
Jésus ou Barabbas! Jésus n'est pas coupable,
Tandis que Barabbas est vraiment méprisable."

"Que Jésus soit livré; délivrez Barabbas!"

Pilate, dis-le-moi, pourquoi ces longs débats?
Jésus est innocent, tu l'as reconnu. Lâche!
Tu ne veux t'opposer au peuple? Cette tache
Hideuse est sur ton front.—Tu représentes ceux,
Qui, sans vigueur, de leur devoir insoucieux,
N'oseront réprouver un projet téméraire,
Sacrifieront leurs droits plutôt que de déplaire
Au fanatisme outré.

"Que faire de Jésus?"—
"Qu'il soit crucifié, car nous n'en voulons plus."

"Crucifige!" Ce cri d'horreur et de blasphème
Retentit dans les airs. Dans sa haine suprême,
Hélas! Satan répète aussi: "Crucifige!"

La Géhenne répond : "Crucifige!"

Plongé
Dans l'amère douleur, le royaume des anges,
Un instant arrêta ses concerts de louanges,
Pour répandre des pleurs.

Mikaël s'éleva
Jusqu'au trône éternel, où brille Jéhovah,
Dans l'éclat de sa gloire, et, d'une voix tremblante,
Lui dit : "Crucifige ! La foule délirante
Des Juifs vient de vouer votre Verbe chéri,

Par ce mot, à la mort." D'un regard assombri
Jéhovah regarda Mikaël.

L'empyrée
Voila les astres d'or de sa voûte azurée.

Pilate se lava les mains en avançant
Que du sang de ce juste il était innocent :

" Répondez-en, vous tous," dit-il à la canaille.

" Qu'il retombe sur nous," cria la valetaille,
" Et qu'il soit sur nos fils ! "

Tu ne pourras blanchir
Tes mains, Pilate ! Eus-tu même eu le vrai désir
De délivrer Jésus. Cela t'était facile,
Un seul mot de ta part mettait la foule hostile
En déroute.—Tu vas prendre un expédient
Pour apaiser le peuple, un procédé criant
Qui ternira ton nom.—Par ta noire injustice,
Le Christ est flagellé : quel atroce supplice !

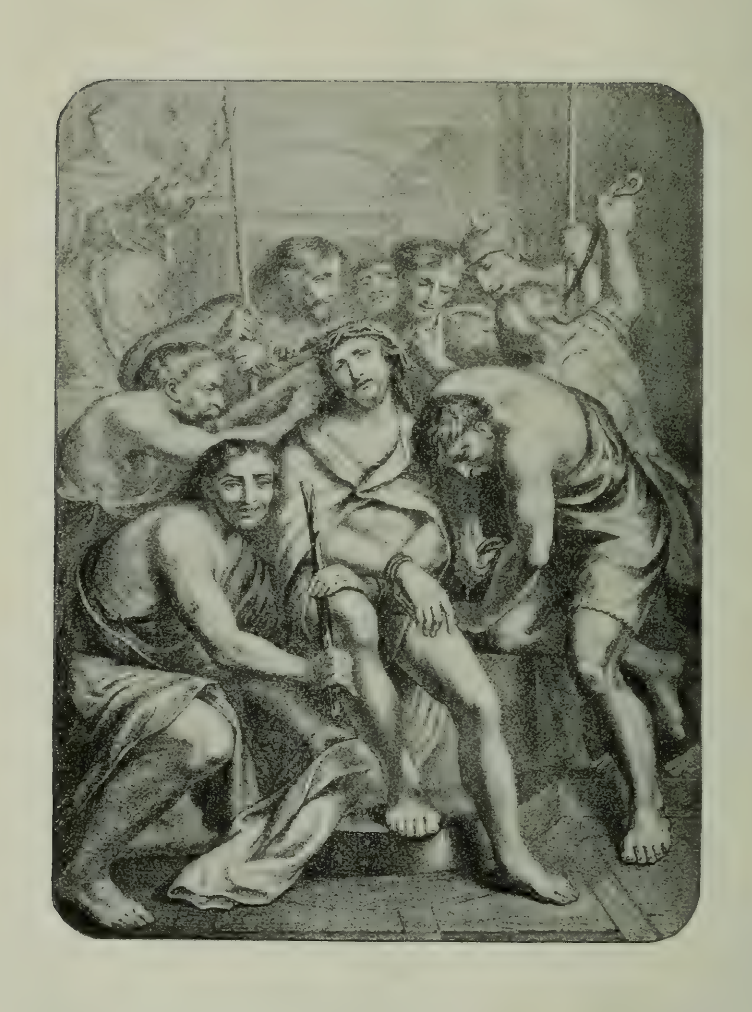
Dans la cour du prétoire on amène Jésus.

Qu'on tourne en ridicule, hélas ! de plus en plus.
Dépouillé de sa robe, il va vers la colonne
Où l'on doit l'attacher. Déjà, sa chair frissonne,
En contemplant les fouets, garnis de petits clous,
Qui vont meurtrir son corps des plus horribles coups.
Les bourreaux préparés, le supplice commence,
Et, plein de joie, on frappe, on crie, on jure, on danse.
Les coups sont comme ceux du marteau sur le fer,
Comme ceux des fléaux, sur les blés en hiver.
Sur son corps épuisé, je vois naître des plaies
Ayant le vif éclat du vermillon des baies.
On entend les bourreaux de colère hurler,
Les lèvres de Jésus s'ouvrent pour pardonner.
On frappe encor, les coups se comptent jusqu'à mille ;
Qui ne sent sous les fouets la haine qui frétille ?
On voit trembler sa chair comme au froid tremble un ver.
On peut compter ses os qui sont à découvert.
Son corps est labouré, sans pitié, sans clémence,
Comme un champ préparé pour avoir sa semence.

O mon Jésus ! je vois votre corps tout meurtri.

Comme en automne un fruit qui n'est pas à l'abri.
Je vois le sang couler, sang vermeil qui bouillonne
Comme l'eau sur le feu qu'on active et tisonne.
On frappe, on frappe encore, on frappe de nouveau,
Jusqu'à lasser le bras du plus cruel bourreau.

A vos genoux, très doux Jésus ! je me prosterne,
Ma sensualité m'afflige et me consterne ;
Jesus, faites jaillir sur moi votre sang pur.
A vos regards divins même un rayon d'azur
N'est pas sans tache. Hélas ! purifiez mon âme
Que le feu de mon corps dans son ardeur enflamme !



# JÉSUS COURONNÉ

Voilà l'homme. (S. Jean, XIX.5.)

Jésus s'était dit roi du royaume du ciel ;
Afin de s'en moquer, une inhumaine troupe,
Plus féroce qu'un tigre, autour de lui se groupe,
Pour lui faire endurer un supplice cruel,
Et simuler ainsi l'opulence royale
Que le sacre d'un prince aux yeux du monde étale.

De sa robe vêtu, qui n'est plus qu'un lambeau,
Jésus est amené vers un tronc de colonne :
Au monarque du ciel c'est le trône qu'on donne.
"Il faut un sceptre, aussi ?"—" Qu'on apporte un roseau ;
Et pour manteau royal, un haillon d'écarlate."
Tout cela fait, un grand transport de joie éclate.

C'est un cirque où Jésus devient le seul jouet.
A qui de ses bourreaux en fera davantage ;
Feignant de l'honorer, on l'insulte, on l'outrage.
Comme un agneau qu'on tond, Jésus reste muet.
On enfonce à grands coups la couronne d'épines,
Et Jésus, pour bénir, lève ses mains divines.

Pour dernier coup de scène, on lui bande les yeux.
Le maître des soleils est privé de lumière,
La fureur des bourreaux augmente et s'exaspère ;
On arrache à l'envi sa barbe et ses cheveux,
En donnant des soufflets on lui crache à la face,
De la mort, de la croix, sans cesse on le menace,

Et Jésus ne dit rien. Comme un pauvre lépreux
On ne trouve en sa chair aucune trace saine,
Qui peut montrer encore aux yeux la forme humaine :
Mais n'est-ce pas l'Auteur de la splendeur des cieux,
Le plus beau des enfants des hommes?—Quel spectacle!
De la douleur c'est un véritable miracle!

Dans cet état affreux, Pilate fit sortir
Jésus sur un perron pour que la populace,
Qu'il voulait attendrir, l'aperçût. Le vorace
Tigre, enivré de sang, ne fait plus retentir
La forêt de ces cris de fureur, son ravage
S'arrête. Il n'en est pas de même de la rage

Des bourreaux de Jésus. Entendez leurs clameurs!
Pilate dit : "Voilà l'homme! votre victime!"
Mais la rancœur des Juifs dans leurs yeux se ranime:
"Qu'il soit crucifié!" La mer, dans ses fureurs,
Qui vomit ses galets sur la grève plaintive,
Ne fait pas le fracas de la cohorte juive.

"Qu'il soit crucifié !" L'écho redit ce mot ;
Le Calvaire en frémit ! "Sans motifs sont vos haînes,"
Dit Pilate perplexe à ces énergumènes
Aveuglés par l'enfer, qui crièrent plus haut :
"A la croix !"—Tu l'as dit, Pilate : "Voilà l'Homme !"
Et cette expression peint bien Jésus, en somme.

Voilà l'Homme Christ-Roi, le fils de l'Eternel,
Dieu comme Jéhovah, le Créateur du monde,
Celui qui d'un regard rend la terre féconde,
Et d'un souffle peupla l'océan et le ciel ;
Celui qui de son doigt traça le cours des astres,
Et qui soutient des cieux la voûte sans pilastres ;

Celui qui donne au lis les perles du matin,
Qui règle l'univers, sait le nombre d'atomes
Dans chaque corps comme un auteur sait pour ses tomes
Le nombre de feuillets ; celui qui mettra fin
A la course du temps, qui chantera victoire
Sur la mort et viendra, dans l'éclat de sa gloire,

Au dernier jour, juger les boucs et les brebis.
Jésus demeure calme en face de la foule,
Qui, dans son âpre ardeur, surgit comme la houle.
Il entend de partout ces formidables cris :
"A la mort ! à la croix !" Quel calme ! quel silence !
C'est bien l'agneau de Dieu, muet dans la souffrance !

Son œil ne lance pas des reflets errassants,
Comme ceux de l'éclair qui sillonne la nue
En faisant tonner l'air dans sa course éperdue,
Sur l'infortuné Juif. De ses bras tout-puissants,
Lui, ce nouveau Samson, ne détruit pas le temple,
Qu'il créa d'un seul mot et que tout œil contemple,

Sans jamais se lasser, avec étonnement.
D'un geste, il aurait pu secouer notre sphère.
Pulvériser les monts où l'aigle fait son aire,
Eteindre les flambeaux dorés du firmament,
Ne plus tenir captif les feux de la Géhenne
Plus véhéments encor qu'une rage d'hyène,

Pour dévorer en un instant de leurs brasiers
Ardents Jérusalem, comme autrefois Sodome
Et Gomorrhe, ou briser l'équilibre du dôme
Du pavillon d'éther où tournent par milliers,
Sans ces ressorts d'acier qui meuvent nos machines,
Mais sous l'impulsion des puissances divines

Ces astres éclatants qui se seraient heurtés
Et réduits par leur choc en vulgaire poussière,
Qu'il eût, entre ses doigts, pu vaner en colère.
Les mondes ne seront certes pas dévastés
Ni détruits. L'Homme-Dieu tient en ses mains liées
Les forces de son bras qu'il ne veut déployer,
Et demeure paisible au milieu des huées
Comme l'est au courroux de la vague un rocher.

Voilà l'Homme ! Homme-Dieu, semblable à Dieu son père !
Aux pieds du roi des Juifs, vous tous, rois de la terre,
Venez vous prosterner. Venez, rois d'Israël,
Venez, rois de Juda. Venez, David en tête,
Parés de vos joyaux comme aux jours de conquête.
César et Bonaparte, aigles bravant le ciel,

Recueillant des lauriers sur les champs de batailles,
Renversant à l'envi les plus hautes murailles,
Trouvant le monde étroit pour donner libre cours
A vos exploits guerriers, descendez de vos trônes,
A genoux à ses pieds offrez-lui vos couronnes:
C'est le Christ-Roi, Celui qui régnera toujours

Dans les cimes des cieux. A l'ombre de la pourpre
Et des sceptres royaux, soigneusement caché,
Je vois Jésus en sang ; ma figure s'empourpre
De douleur et je dis : " C'est l'œuvre du péché ! "
Voilà l'Homme ! Salut, Christ-Roi ! Salut, suprême
Bonté, Verbe de Dieu, Prince des nations
Et de la paix. Reçois mes adorations,
Très doux Sauveur ! Christ-Roi, je t'adore et je t'aime !



# LE CHEMIN ROYAL

Il portera sur son épaule l'insigne
de sa principauté. (Isaïe, IX, 6.)

"Que Jésus, roi des Juifs, expire sur la croix !"
Tel fut le cri poussé par des milliers de voix.
La croix, ô doux Sauveur ! cet horrible supplice,
Va devenir pour vous l'autel du sacrifice !

Quand on eût déchiré sur Jésus le manteau
De pourpre dont il fut affublé, le fardeau
De l'odieuse croix fut mis sur ses épaules,
Celui qui dans ses mains tient du monde les pôles
Est chargé d'un gibet qu'il orne d'un baiser.

Au milieu de la foule, on le voit s'avancer
Entre deux malfaiteurs : c'est la route royale
Qu'il trace et que suivra la troupe triomphale
Des disciples du Christ.

Quel spectacle navrant !
Ce cortège offre au cœur un aspect déchirant :
En avant, les licteurs, comme en des jours de fêtes,
Font entendre le bruit des stridentes trompettes ;

Ensuite, on voit venir une troupe de choix :
Pontifes, officiers, fiers comme autant de rois,
Entourent de tout près la divine victime,
Qu'on insulte à l'envi, que de coups on abîme.

Jésus est fatigué, son regard, languissant ;
Sur son chemin se trouve une trace de sang.
Son teint est rembruni, ses lèvres desséchées
N'ont plus l'éclat vermeil des roses panachées.
Sa démarche trahit son manque de vigueur ;
Les propos insultants, dits en un ton railleur,
Qui pleuvent de partout, font frémir ses oreilles :
Nul forçat ne reçut des insultes pareilles !

Jésus tremble, il faiblit, et tombe lourdement ;
On le relève à coups de poing brutalement.

Voyant sa mère au loin, sa tête se soulève ;
Entre elle et Lui s'échange un regard : c'est un glaive
Acéré pour leurs cœurs !

Un bon Cyrénéen,
Que le peuple appelait Simon le Libyen,
Qui paraît se montrer à Jésus sympathique,
Est contraint à porter avec Lui le gibet.
Quel honneur pour Simon !

Ici, c'est Véronique,
Qui sort de sa maison, bravant tout quolibet,
Pour courir vers Jésus et de sa main pieuse
Essuyer le visage adoré de Celui
Qui du monde sera la lampe merveilleuse,
De ce divin Sauveur dont la lumière a lui,
Mais que n'ont pu comprendre encore les ténèbres,
Ne voulant pas courber devant elle le front,
Ne prenant pour flambeaux que les éclairs funèbres
Des passions qui sans cesse s'élèveront,
Comme un vent violent, pour embraser la flamme
D'une aveugle raison qui s'érige aussitôt
En juge souverain dans son orgueil infame.

Véronique, en retour de son bienfait, bientôt,
Eut un riche trésor. Ah ! quelle douce étreinte
N'éprouva pas son cœur lorsqu'elle vit empreinte
Sur son beau linge blanc la face du Sauveur !
Sainte femme, pour toi, quelle insigne faveur !
Si le ciel admira ta force et ton courage,
Les siècles t'en rendront un éternel hommage.

Ecoutons à travers les haineuses clameurs,
Des lamentations, voyons couler des pleurs:
C'est un groupe pieux de généreuses femmes,
Dont les douleurs du maître ont transpercé les âmes.

"Ne pleurez pas sur moi," leur dit le doux Sauveur,
"Pleurez sur vous et vos enfants."—Si la rigueur
De Dieu sur le bois vert agit avec rudesse,
Le bois sec a-t-il droit d'espérer sa tendresse?

Le bois vert et vivant c'est vous-même, ô Jésus!
Et le bois sec et mort ce sont les Juifs déchus
Par l'abus de la grâce.

O peuple déicide!
Par la flamme et le fer des Romains ton perfide
Crime sera puni. Jérusalem verra
La foudre sur ses murs qui les renversera.
Ton temple deviendra du feu la triste proie,
Et jamais dans ton sein ne règnera la joie.
Tu deviendras errant, ton nom sera flétri,

Et de tous les pays l'on te verra proscrit.
Pour avoir abusé de la douce clémence,
Tu sentiras les coups de la juste vengeance.

Ah ! je suis du bois sec ! Quel bien ai-je produit ?
Mon arbre est dépouillé, je n'y trouve aucun fruit.
Ne me condamnez pas comme un figuier stérile,
O bon Sauveur-Jésus, rendez mon cœur fertile
En doux fruits de salut. Le calice et la croix,
Que ce soient désormais les objets de mon choix
Qui captivent mon cœur. Que rien ne me déroute
Nonobstant tout obstacle à poursuivre ma route.

N'êtes-vous pas tombé, sous votre lourd fardeau,
Trois fois, ô mon Jésus ? Je vous vois de nouveau
Marcher avec ardeur, après ces âpres chutes,
Et suivre le chemin, tout meurtri que vous fûtes,
Qui conduit au Calvaire. Encore cette fois,
Je trouve une leçon en cela que je dois
Pratiquer. Si parfois je faillis dans ma vie,
Je dois me relever, votre exemple y convie.

Le chemin de la croix, voilà le vrai chemin,
C'est celui du Sauveur ; c'est le chemin divin,
Et quelque ardu qu'il soit, très heureux on l'embrasse,
Quand on sait que Jésus en a frayé la trace.



# LE CALVAIRE

Le rejeton de Jessé est élevé comme
un étendard aux yeux des peuples.
(Isaie, XI, 10.)

Jésus est au Calvaire à peu près vers midi.
Sur son corps affaibli, comme l'eau son sang coule.
La clameur dans les airs comme la foudre roule :
" A la mort ! à la croix ! " et la foule applaudit.

On le dépouille alors de son humble tunique,
Déjà tout en haillons.—Mon Dieu ! quelle œuvre inique :
Jésus, qui d'un seul mot fit la nature, est nu !
Le ciel d'azur parla :

"Mais de ta main puissante
Je tiens mon manteau bleu ?"—

"Ma couronne éclatante
D'émeraude est de Toi ?" dit le soleil ému.—

Puis répliqua l'oiseau : "Mon plumage d'opale
T'appartient ?"—

Et le lis : "La blancheur que j'étale
Vient de ton doigt ?"—

C'est vrai, c'est l'Auteur de tout bien,
"Mais le Christ n'aura pas où reposer sa tête,"
Avait dit bien des fois la bouche du prophète.

Cette robe, vous tous, regardez-la donc bien :
Oui, cette robe alors qu'on traîne dans la boue,
Ainsi que dans la fange, hélas ! roule une roue,
Prenez-la, souverains, brillants comme le lis,
Jésus est roi des rois.

Docteurs, vêtus de toges,
C'est la vôtre, Jésus est la vérité.

Doges,
Archontes, sous vos longs manteaux à larges plis,
Légiférant, venez, la Sagesse éternelle
Est Jésus.

Oints du Christ, que l'heure solennelle
Du sacrifice voit portant aubes de lin,
Venez, Jésus est prêtre et souverain pontife.

Pauvres, qu'on voit gémir sous l'opulente griffe
De l'oppresseur, venez, ainsi que l'orphelin,
Sous vos haillons que seul un toit sombre dérobe,
Je l'aperçois encor de mon Jésus la robe.

Cette robe est à tous et pas un n'est banni.

Jésus soupire après ses clous sacrés. Lui-même
Se couche sur la croix, cet étendard suprême
Que le monde depuis en tout temps a béni.

Dresse-toi, Golgotha, tes gradins sont sublimes ;
Dresse-toi, ton sommet brille au milieu des cimes ;
Dresse-toi, de Jésus tu bois le sang divin.

Si le Thabor conserve un rayon de sa gloire,
Toi, certes ! tu le vois remporter la victoire
Sur le monde et l'enfer : quel suprême destin !
Ton nom sera connu du ciel et de la terre,
On verra sur ton front un vaste sanctuaire;
Sur tes flancs dénudés on s'agenouillera,
Et ce n'est qu'en tremblant de respect et de crainte
Qu'on ira jusqu'au haut de ta colline sainte.

En t'admirant des cieux l'ange s'inclinera.

Contemplons, maintenant, le dénoûment du drame,
Après en avoir vu la douloureuse trame.
Jésus est sur le bois sacré :—"Donne ta main."—
"La voilà ?"—

La voilà cette main qui pardonne !
Ah ! perce-la d'un clou cruel, il te la donne,
Bourreau !

Voyons couler à flots le sang divin.
Cette main, bien des fois, a guéri des malades,
Bien des fois s'est levée en toutes les bourgades
Pour bénir l'affligé, pardonner au pécheur.

Pour défendre Jésus on ne trouve personne.

On cloue aussi ses pieds. Hélas ! son corps frissonne
Sous les terribles coups de l'horrible douleur.

Tournons nos regards vers ce spectacle effroyable,
La terre n'a point vu rien d'aussi lamentable.
On attache au gibet les deux vils assassins :
Jésus jette sur eux ses yeux doux et divins.

Au milieu des clameurs haineuses soulevées
Contre le roi des Juifs, les croix sont élevées;
Elles brillent au loin, mais celle du milieu
Attire tous les yeux.

Perçant le ciel bleuâtre,
Gravissant les gradins du vaste amphithéâtre
Où trône Jéhovah, je contemple, en ce lieu,
Les anges consternés. D'une voix expirante,
Comme celle des flots sur la grève mourante,
Ils supplient, à genoux, la main de l'Eternel
De leur donner en cet instant un corps mortel,
Avec un cœur de chair délicat et sensible,
Afin de partager la souffrance indicible
De son fils sur la croix. Je vois Adonaï,

La face plus terrible encor qu'au Sinaï,
Détourner ses regards du sommet du Calvaire
Qui tremblait comme au vent une feuille éphémère,
Puis à demi-caché d'un voile nuageux,
S'élever aussitôt, jusqu'aux confins des cieux,
Pour soustraire le monde aux feux de sa colère.
De ses yeux fulgurants des fouets d'or de lumière
Sillonnaient en tous sens comme de vifs éclairs
L'immense pavillon où se trouvent les trônes
De la Trinité Sainte, assis sur cent colonnes,
D'un éclat plus brillant que les perles des mers,

Le palais du Très-Haut s'ébranla d'épouvante,
Comme tremble une voile en proie à la tourmente,
Mais Jéhovah resta caché, rempli d'émoi.
Les anges frissonnants étaient tous dans l'effroi.

Approchons-nous de la croix pour entendre en silence
Les paroles du Christ. Avec reconnaissance
Recueillons ces fruits d'or.

"Père, pardonnez-leur!"
C'est un cri de pardon et non pas de douleur.
Le pardon est pour qui?—Pour ses bourreaux infâmes,
Pour tous ses ennemis. Qui dépeindra les flammes
De son amour pour nous? Il pardonne au larron:
Un mot de repentir, c'est tout. Ah! quel Dieu bon!

"Avec moi tu seras bientôt dans mon royaume."

Dans ces mots, ô pécheurs! pour nous quel doux arôme!
Mettons-nous sous sa main avec tout abandon.

Le Christ-Roi va nous faire un ineffable don:

"Disciple bien-aimé, toi, Jean, voilà ta mère;
Femme, c'est là ton fils!"

Ton amour tutélaire

Pour ton doux fils Jésus va se tourner vers moi ;
En ma vie, à la mort, j'aurai recours à toi,
Je serai protégé. La douleur se mesure
A l'aune de l'amour, et cela me rassure,
Puisque la vôtre fut vaste comme la mer,
J'appartiens à Marie et cela me rend fier.

L'air frémit sous le coup du cri de la détresse :
"Père ! Père ! ta main s'éloigne et me délaisse !
Eloï ! Eloï ! Lamma Sabactani,
Pourquoi t'ensevelir au fond de l'infini ?"

Buvez, Maître, à longs traits, c'est le fond du calice ;
Il faut bien consommer votre âpre sacrifice.

Vous ajoutez : "J'ai soif !" Votre corps épuisé,
Sent une soif de feu, mais vous êtes poussé
Par une autre raison à demander à boire.
Vous avez soif surtout de procurer la gloire
De votre père, au ciel.

Vous avez soif, Jésus?
Mais qui donc à la treille a donné son doux jus?
A la fleur, le nectar? Et l'océan immense,
Sous votre souffle aussi trouva son abondance?

C'est un breuvage amer de vinaigre et de fiel
Qu'on présente à l'auteur de la douceur du miel?

Une autre soif encor sur la croix vous tourmente,
C'est celle de mon âme. Ah! que la flamme ardente
De votre amour embrase et consume mon cœur!

Puis inclinant la tête, accablé de douleur,

A travers un sanglot, il remet à son Père
Son âme et dit: "Tout est consommé! La lumière
A brillé sur le monde avec éclat. Par moi
L'humanité possède une nouvelle loi,
L'enfer est subjugué; j'ai bu tout mon calice
Jusqu'à la lie! Alors un nouveau sacrifice

Honorera mon Père, étant digne de Lui;
J'ai dissipé l'erreur, les ténèbres ont fui."

La valetaille, au nom de la puissance occulte,
Jette en face du Christ le blasphème et l'insulte.
Satan se réjouit de ce spectacle affreux,
De ce drame qui met trêve aux concerts des cieux.

C'est lui qui dans sa haine exaspère la foule
Dont les clameurs font croire au bruit sourd de la houle.

Pontifes et soldats, Pharisiens, valets,
Scribes, Sadducéens, se tiennent là tout près,
Pour se moquer de Lui, pour lui jeter l'injure,
Le blasphème outrageant comme on jette l'ordure
Aux portes des maisons.—" Descends donc de ce lieu
Toi qui disais souvent: Je suis le fils de Dieu!
Toi qui pourrais en trois jours détruire le Temple;
Donne-nous de ta force, à cette heure, un exemple?
Ote-toi de la croix. Si puissant pour autrui,

En imposant les mains, il ne l'est pas pour Lui.
Béelzébub dort-il ?"—Ainsi parlait la rage :
Rien d'étonnant, c'était le reste de l'orage.

Un tableau bien touchant pose au pied de la croix:
Marie est là, debout ! On n'entend pas sa voix,
Elle est sans pleurs aussi, la source est épuisée.
Comme un vaste désert est toujours sans rosée
Une immense douleur empêche de pleurer.
Près d'elle est placé Jean. Regardant, sans parler,
Comme un marbre, muet, sa figure de cire
Exprime sa douleur. Madeleine soupire,
A genoux, sous les pieds de Jésus. Ses sanglots
Frappent l'écho des airs comme le bruit des flots.

Trois cœurs reconnaissants, c'est tout ! Sur douze apôtres,
Un seul se trouve là. Mais où sont les onze autres ?
Ils sont cachés. La peur leur fait craindre la mort ?
Pierre même est absent, lui qui se croyait fort.
Judas vient de se pendre, acte digne d'un lâche.
Ah ! comme eux j'ai failli trop souvent à la tâche !

En poussant un grand cri Jésus vient d'expirer.
D'un lourd manteau de deuil la nature est voilée,
Comme une plume au vent la terre est secouée :
Des rochers avec bruit se fendent pour pleurer,
Le Temple est ébranlé, son voile se déchire,
Et la foule effrayée en courant se retire.
Les uns disent tout haut : "C'était le fils de Dieu."
D'autres ne parlent pas, ils frappent leur poitrine,
En tout cela voyant une vertu divine.
L'esprit fort est muet et n'ouvre pas ses yeux
Fermés à la lumière. A ce grand phénomène,
Il philosophe encor, sourit et se promène.

Sceptique au cœur pervers, ton incrédulité
Passera fièrement à la postérité.
Tes adeptes nieront le Christ et sa doctrine,
Rien pour eux ne sera d'origine divine.
Niant la liberté, le sort sera fatal,
Etant forcé de faire ou le bien ou le mal,
Sans pouvoir opposer la moindre résistance:
Comment avec cela parler de récompense

Ou de punition au delà des tombeaux ?

Les peuples, selon eux, comme de vils troupeaux
Passeront tour à tour, avec joie ou misère,
Pour aller s'engloutir dans le sein de la terre
Et ne sortir jamais du gouffre ténébreux,
Qui toujours cachera la lumière à nos yeux.

O pauvres insensés ! vivez dans les ténèbres,
Le soleil pour vous n'a que des rayons funèbres.
Que direz-vous alors quand le Sauveur viendra,
Dans l'éclat de sa gloire, et qu'il vous jugera ?

Sceptiques, dites donc qu'elle n'est qu'apparente
Votre incrédulité : le divin vous tourmente !

# ODE AU CŒUR DE JÉSUS

Que vois-je, ô mon Jésus, le fer sur votre corps
Avec force est frappé sans l'ombre d'un remords,
Que vois-je, les fouets vous cinglent sans clémence !
Votre chair, comme un champ attendant la semence,
S'est montrée en tous sens couverte d'un sillon
Rutilant au soleil comme le vermillon.
N'a-t-on pas aussi vu votre tête divine
Sanglante rayonner sous la cruelle épine ?
Où donc trouver du sang dans ce corps affaissé ?
N'est-il pas—s'il en reste un peu—déjà glacé ?
C'est le bras du bourreau qui s'acharne et s'élance,
Armé d'un fer aigu, qu'on appelle une lance,
Qu'il enfonce à grands coups, dans votre flanc meurtri,
Pour percer votre cœur sans en être attendri,
Sans l'ombre de l'effroi contemplant l'ouverture
D'où jaillit un jet pur de l'horrible blessure ;
Quelle entaille, ô bourreau, s'ouvre sous ton acier !
Sous le souffle divin un immense brasier
Sur ce monde luira de ses ardentes flammes,
Réchauffera les cœurs, consumera les âmes
Et fera mépriser ce qui doit prendre fin.
L'étincelle d'amour brûlant du Séraphin,
Animera ces cœurs sous les coups de l'épreuve
Où viennent se heurter comme les flots d'un fleuve

Mainte peine à la peine, une croix à la croix,
Où la dure souffrance a sur l'homme le choix,
Qui demande à grands cris le rude sacrifice,
Et qui, comme le Christ, veulent boire au Calice.
Au gibet suspendu, votre corps découvert,
Se voit tout épuisé comme un vaste désert,
Sous les feux du soleil, est privé de rosée.
La haine, cependant, n'est pas encor lassée :
Plus féroce que le tigre repu de chair
Qui calme sa fureur qui faisait trembler l'air,
Elle cherche du sang et va jusqu'à la source
Le chercher.—Dans l'exil, j'aurai soif en ma course,
Mais n'avez-vous pas dit: "Vous tous, venez à moi,
Vous serez soulagés, approchez avec foi,
Mon cœur, tout grand ouvert, est comme une fontaine ;
Buvez cette onde offerte à la Samaritaine,
Vous serez abreuvés. Je vous appelle tous ;
Venez sans crainte, et vous aurez la vie en vous."

Cœur sacré de Jésus, ta parole féconde
A travers tous les temps règnera sur le monde
En Maître souverain, par ton sang racheté,
La terre saluera ta sainte royauté :
Elle vivra partout. Clovis a pour emblème
Des lys dorés que sur ses étendards il sème

Au pied d'une croix blanche en hommage de foi
Du royaume des Francs qu'il voue à Jésus-Roi;
Tel que le labarum brillant comme une opale,
Opérant en tous lieux sa marche triomphale,
Clovis va déployer partout sur ses rivaux,
En roi triomphateur, ses glorieux drapeaux.
Charlemagne à son tour se lie aussi d'un pacte
En offrant à l'Hostie, en un solennel acte,
Son diadème d'or, mettant sa royauté
Entre les mains du Christ, le Dieu de majesté.
Voyez donc Jeanne d'Arc, la vierge au cœur de flamme,
En terrassant l'Anglais, promener l'oriflamme
De son souverain Roi. C'est aussi saint Louis
Qui quitte plein d'ardeur ses rivages fleuris,
Pour se rendre aux saints Lieux, au nom du Christ-Hostie,
Faire en Maître régner Jésus-Eucharistie.
Le culte catholique est par Napoléon
Renouvelé malgré la Révolution,
Ses aigles, que la gloire étale sur son aile,
Devront avec respect s'incliner devant Elle.
Des pactes vouent encore au Christ d'autres pays,
Qui, par eux, ne craindront jamais leurs ennemis.
Je vois le tien, Espagne, en un vaste calice
Où se trouve une hostie émergeant l'orifice.
Et toi, Belgique, ton superbe lion d'or,

Brillant sur tes drapeaux et formant leur décor,
N'est-il pas du lion de Juda la figure ?
Cette force indomptable est ta meilleure armure.
Albion reconnaît la royauté du Christ:
"Dieu et mon droit," tel est son majestueux cri ;
Elle honore Jésus comme son chef suprême,
Saint Georges de ce pacte en ses mains tient l'emblème.
Prusse, Autriche et Russie ont leurs pactes aussi :
C'est en l'Hostie encor qu'on se retrouve ici ;
Le blason des drapeaux sont les aigles altières
Portant sceptre et couronne en leurs royales serres.

Le règne du Christ-Roi partout est établi,
Et si, dans quelque endroit, il descend et faiblit,
C'est pour resplendir plus en de lointaines plages,
Ou prendre son essor sur de nouveaux rivages.
Ses ennemis pervers n'auront pas le dessus,
De leur cynisme inique on les verra déçus.

Sur le monde, aujourd'hui, ton amour ineffable,
O Christ-Roi, veut régner par ton cœur adorable.

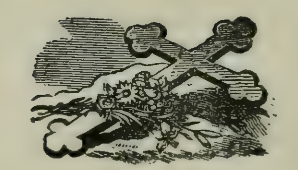
Superbe, dresse-toi, Paray-le-Monial,
Hier encor caché dans les ombres d'un val ;
Le fait prédominant de tes grandes merveilles
Et l'admiration, qu'à nos cœurs tu réveilles,

Te rendent glorieux comme le Sinaï
Quand vint donner ses lois au monde Adonaï :
Non qu'on entende encor le tonnerre qui tonne,
Ni qu'on voit le serpent de l'éclair qui rayonne :
Cette fois, c'est Jésus qui nous montre son cœur
D'où jaillissent à flots, des reflets pleins d'ardeur.
Dans son âpre douleur, il se plaint et s'écrie :
"Je suis abandonné".—Marguerite-Marie,
Vivant humble en un cloître est la fille de choix
Devant laquelle il vient converser maintes fois.
Que veut Jésus de nous?—De l'amour pour l'Hostie,
Que souvent on le mange en son Eucharistie ;
Que flambe aux étandards l'emblème de son cœur,
Et qu'un Temple-Palais s'élève en son honneur.

La France, Divin Cœur, voit cette basilique,
Qui brille à nos regards dans sa splendeur magique,
Sous l'ardeur du soleil illuminant le Mont
Où la merveille étale au fier Paris son front.

Montmartre, dresse-toi, le salut de la France
C'est de toi qu'il viendra ; l'étoile d'espérance
Scintille sur tes tours ; les plis de tes drapeaux
Triompheront de ceux qui t'accablent de maux.

O Divin-Cœur ! que ton empire sur le monde
Fasse toujours sentir son action féconde ;
Que partout, sur nos tours, au faîte des maisons,
Claquent au vent du Nord tes immortels blasons,
Et qu'on chante à jamais ton éternelle gloire,
En louant sur l'enfer à jamais ta victoire !



# LES MYSTÈRES GLORIEUX

Mystères glorieux, brillants comme l'aurore,
Vous avez la beauté des fleurs qu'un soleil dore.
Je suis ravi de joie en voyant le décor
Superbe et somptueux de vos corolles d'or.
Vous portez mon esprit dans la gloire future :
Où trouver en ce monde une telle peinture ?





# JÉSUS RESSUSCITÉ

La paix soit avec vous. (S. Jean, XX, 19.)

Pour reposer en paix, dans un lieu solitaire,
L'Auteur de l'univers n'a pas six pieds de terre.
Faut-il s'en étonner ?—Il n'eut pas de berceau,
Pourquoi donc, à sa mort, aurait-il un tombeau?

Va-t-on jeter son corps divin à la voirie ?
Non ! un homme pieux, Joseph d'Arimathie,
Dans un sépulcre neuf, viendra l'ensevelir.
Comment aurait-il pu des vautours devenir
La pâture, Celui qui de sa main divine
Nourrit tous les oiseaux, décore la colline,
Embellit les vallons des plus riants tableaux,
Et donne au firmament ses nuageux rideaux ?

Dans un sombre caveau l'Auteur de la lumière
A l'univers se cache. Une voûte de pierre
Couvre le Créateur de la voûte d'azur.
Les vers respecteront, certes, ce corps si pur !

En voyant au tombeau Jésus, tout effroi tombe ;
Son exemple adoucit la peine de la tombe.

Voici lever le jour que le Seigneur a fait ;

Avec quel radieux éclat il apparaît !

Pourquoi vous tenez-vous, gardes, en ces parages?
Est-ce pour rendre au Christ quelque tribut d'hommages ?
Ah ! c'est qu'il avait dit : "Je ressusciterai ;"
Trois jours après ma mort, vivant, je sortirai
Du tombeau."

Vous croyez qu'il n'osera, sans doute,
Bouger en vous voyant ? que sa force redoute
La valeur de vos bras ? Insensés ! Le soleil
N'oserait, sous vos yeux, produire son réveil
Si dès l'aube du jour vous alliez vers l'aurore,
Avant que sa lueur première empourpre et dore
L'horizon ? Insensés ! je le dis de nouveau,
Croyez-vous empêcher de sortir du tombeau
L'Auteur des astres d'or qui brillent sur vos têtes ?

Vous ne comprenez pas, d'ailleurs, ce que vous faites.

' Père, pardonnez-leur, ne sachant ce qu'ils font !"

Ce mot du doux Jésus en croix était profond,
C'est pour vous qu'il parlait. Comme un bon fruit d'automne
Cueillez-le : c'est à vous que le Maître le donne.

Sur vos chefs éclairés afflueront les malheurs,
Leurs cœurs seront en proie aux cuisantes douleurs,
La malédiction sur eux sera tangible,
Pour eux ne sera plus de nation possible,
Par le monde ils courront. Le nom des Juifs errants
Ne sonnera pas mieux que celui des tyrans.
Ils auront le mépris. L'amour de gains sordides
Sera le seul trésor dont ils seront avides.

Soudain, comme l'éclair qui sillonne les cieux,
Jésus sort du tombeau vivant et glorieux.
Les anges étonnés se penchent vers la terre
Et cessent leurs concerts en voyant ce mystère.
La houle de leurs fronts, qui brille au firmament,
Déferle et roule en un immense mouvement
Sur les bords flamboyants de la plage infinie.

La malédiction de la terre est bannie,
Le bras de l'Éternel sera moins rigoureux,
La bonté désormais jaillira de ses yeux.
Océan, terre et cieux, tressaillez d'allégresse.

Et vous, vaillants soldats, remplis de hardiesse,
Etendus sur le sol, vous tremblez, maintenant,
Comme une feuille au vent ? N'est-ce pas étonnant ?
Qui vous a couchés là ? Vous respirez à peine ?
On dirait que la peur vous a fait perdre haleine.
Vous ressemblez aux foins que la faux a coupés,
On croirait que la foudre, hélas ! vous a frappés.

Mais à Gethsémani, pourtant, la même force
Vous avait renversés ?—Quand on est en divorce
Avec le sens commun on ne sait réfléchir ;
La chose que, d'ailleurs, vous voulez obtenir,
N'est rien qu'un peu d'argent. Votre raison vénale
N'est plus propre , il est vrai, qu'à l'action brutale.

Tout en mentant, soldats, vous serez néanmoins
Du Christ ressuscité de fidèles témoins
Pour établir le fait, et vos faux témoignages,
Se tournant contre vous, diront à tous les âges
Qu'en cherchant à tromper vous avez proclamé
La puissance du Christ.

Jésus, mon bien-aimé,
Vous êtes vraiment Dieu ! Le plus grand des miracles,
Par vous-même annoncé, prédit par vos oracles,
N'est pas un fait douteux, mais une vérité
Qui prouve évidemment votre divinité.

Océan, terre et cieux, d'une voix unanime,
Louez Celui qui vous soutient et vous anime.

Voix du monde et des cieux chantez l'alleluia,
Dans la sainte allégresse entonnez l'hosanna !

Voyez-le du tombeau, la face radieuse,
Sortir comme un soleil d'une mort ténébreuse.

Voix du monde et des cieux chantez l'alleluia ;
Dans la sainte allégresse entonnez l'hosanna !

Quel astre aussi brillant dans la voûte étoilée ?
Quoique sa gloire encor sous son corps soit voilée.

Voix du monde et des cieux chantez l'alleluia ;
Dans la sainte allégresse entonnez l'hosanna !

Il domine la mort comme l'aigle une cime,
Après avoir été de ses coups la victime.

Voix du monde et des cieux chantez l'alleluia .
Dans la sainte allégresse entonnez l'hosanna !

Il voit le basilic sous les pieds d'une femme,
Ce serpent mord sa queue en vomissant la flamme.

Voix du monde et des cieux chantez l'alleluia;
Dans la sainte allégresse entonnez l'hosanna !

Le dragon est captif au fond de la Géhenne,
Jamais il ne pourra briser sa lourde chaîne.

Voix du monde et des cieux chantez l'alleluia;
Dans la sainte allégresse entonnez l'hosanna !

Il lègue au genre humain la nouvelle alliance,
La crainte, maintenant, fait place à l'espérance.

Voix du monde et des cieux chantez l'alleluia;
Dans la sainte allégresse entonnez l'hosanna!

Un sang pur coulera pour honorer son père,
Jéhovah va briser le van de sa colère.

Voix du monde et des cieux chantez l'alleluia;
Dans la sainte allégresse entonnez l'hosanna !

Le soleil va briller sur nos sombres collines;
La grâce va couler à flots des mains divines.

Voix du monde et des cieux chantez l'alleluia;
Dans la sainte allégresse entonnez l'hosanna!

Jésus ressuscité vient d'abord voir sa mère:
C'est pour la consoler de sa douleur amère.

On le voit, revêtu de sa robe d'argent,
Apparaître à Céphas, à Madeleine, à Jean.
Tout à coup Il se trouve au milieu des apôtres;
Il se montre à Thomas, qui, séparé des autres,
N'avait pas voulu croire. Il apparaît aussi

Aux femmes visitant son tombeau.—"Le voici,
Leur dit-il, le Seigneur que vous cherchez."—La joie
Surabonde partout, Jésus n'est plus la proie
De l'indomptable mort. Les filles de Sion
Reçoivent de ses mains sa bénédiction:

"La paix soit avec vous !"—De sa bouche immortelle
C'est le refrain d'amour. De sa main éternelle
Il pardonne et guérit. Nazareth, de nouveau,
Admire ce Jésus comme un divin flambeau,
Le lac Génézareth donne à sa voix puissante
Aux filets de Simon une pêche abondante.

Pierre, les fonctions que Jésus t'appelait
Sur la terre à remplir, par ce coup de filet,
Des plus prodigieux, sont bien symbolisées :
De l'Eglise en tes mains seront les destinées.
Entends-tu le Sauveur ? "Pais agneaux et brebis,
Et sur tout mon troupeau, Simon, je t'établis !"

Filets spirituels, entre les mains de Pierre

Et de ses successeurs, en tous lieux sur la terre,
Vous ferez une pêche abondante. A foison,
Sans vous rompre jamais, vous prendrez du poisson.

## ODE AU TOMBEAU DU CHRIST

O glorieux tombeau du Christ ! ta voix m'inspire,
A ton aspect divin toute parole expire :
Tels que les flots des mers qui viennent se briser,
En poussant un sanglot, au pied d'un fier rocher.

Monuments somptueux de jaspe ou de porphyre,
De marbre ou de granit, que le génie admire;
Monuments à croix d'or qu'on nomme panthéons,
Vous tous qui recélez les cendres de grands noms ;
Tombeaux des Pharaons, appelés pyramides,
Dont le lourd flanc ressemble aux montagnes arides,
Tombeaux des souverains, des rois, des empereurs,
Qui semblez déborder de leurs lourdes grandeurs :
Alexandre, le tien, dont la bravoure étonne,
Et dont la Macédoine orgueilleuse rayonne ;
Le tien, Jules César, l'un des plus valeureux
Parmi ceux des héros que Rome étale aux yeux ;
Puis aux âges chrétiens, le tien, grand Charlemagne,
Qui plane comme un nid d'aigle sur la montagne,
Proclame la valeur de tes exploits nombreux
Et ton nom colossal qui régna glorieux ;
Et le tien, saint Louis, nimbé d'une auréole,
Qu'il porte avec fierté comme un lis sa corolle ;

Un autre est aussi là, que l'on voit resplendir :
Le tien, Napoléon, qu'à vu Moscou pâlir.
Tombeaux de ces héros qu'au feu de la mitraille
On a vu triompher sur les champs de bataille,
Et qu'on nomme : Annibal, Fabius, Scipion,
Roland, Bayard, Condé, Turenne et Washington ;
Vous tous que le génie a portés sur son aile ;
Vous en qui l'amour brûlait cette étincelle
Qui fait chérir la croix et servir le prochain,
Qui du Calvaire aimiez à suivre le chemin,
Venez tous tour à tour : nations policées,
Rustres païens offrant de vos mains insensées
L'encens à Lucifer, peuples ardents de foi,
Suivant de l'Eternel l'auguste et sainte loi ;
Tous, tombeaux, qui devez, pour la honte ou la gloire,
Au grand jour vous ouvrir, vous que garde l'histoire,
Courbez vos fronts devant celui de Jésus-Christ,
De la vie éternelle inaltérable abri.

Si ceux, qui vaillamment sont morts pour la patrie,
Ont droit qu'à leurs tombeaux la foule vienne et prie,
Devant le tien, ô Christ, je vois du monde entier,
Pontifes, rois, sujets, venir s'agenouiller.

Debout, pleins de respect, chaque siècle se lève,
Les uns avec la croix, d'autres avec le glaive.
Ils passent gravement, ceux des temps reculés,
Dont les sombres destins sont de secrets voilés,
Ceux des âges de paix, ceux des temps héroïques,
Dont la valeur nous porte aux batailles médiques.

Peuples, éveillez-vous, venez, pressez le pas,
Ecoutez la fanfare annonçant les combats,
Archers, arbalétiers, de vos flèches aiguës,
Qui volent dans les airs jusqu'au sommet des nues,
Percez vos ennemis. Venez à votre tour,
Chevaliers, bannerets, et qu'au haut de la tour
Flottent vos vieux drapeaux. Suivez vos destinées,
Armez vos bras nerveux, vos mains disciplinées.
Français, Anglais, Hongrois, Flamands, formez le rang,
Allemands, avancez pour grossir le torrent
Des bras forts et vainqueurs de la puissante armée,
Qui, comme les aïeux, sait brandir la framée.
En criant: "Dieu le veut!" voyez-la s'avancer
D'un pas rapide et fier. Qui pourra l'écraser?
Tancrède, Godefroid, Beaudoin, marchent en tête
De gloire tout drapés comme aux grands jours de fête;
"Dieu le veut!" disent-ils, en allant crânement
Vers le tombeau du Christ qu'aux mains du Musulman

Ils veulent arracher. Mais n'est-ce pas un rêve?
Oh! non, dans leur ardeur le combat est sans trêve,
Jérusalem est pris en un assaut soudain,
L'étendard des croisés, sur les donjons d'airain,
Déploie au gré des vents ses plis d'or et de soie,
Tous les pays chrétiens sont exultants de joie.

Sépulcre de Jésus, je te vois là, debout,
Toujours, comme un géant qui se dresse partout;
Sur les autres tombeaux, tu projettes ton ombre,
Et le plus éclatant près tu tien est bien sombre:
Tu possèdes la vie, et les autres la mort,
Mais la force du tien viendra changer leur sort;
La résurrection, par ton bras invincible,
A coup sûr se fera. Ton souffle incorruptible
Rendra nos corps un jour à l'immortalité,
Pour les mettre en l'état qu'ils auront mérité.

Salut, tombeau vainqueur du Christ-Roi dont la gloire,
La force et la puissance entonnent la victoire!



# L'ASCENSION

Le Seigneur Jésus...s'éleva dans le ciel. où il est assis à la droite de Dieu. (S. Marc, XIV 19.)

C'est en plein cœur d'un jour serein. Le ciel étale
Son bel astre doré sur un manteau d'opale.
L'Orient n'eut jamais de plus riants tableaux!
Les arbres parfumés dressent leurs verts rameaux
Que balance gaîment la caressante haleine
Du plus doux des zéphrys. Dans l'onduleuse plaine,
Vers Béthanie, on voït le mont des Oliviers
Elever dans les airs ses flancs ensoleillés.

C'est vers ce mont désert que Jésus s'achemine
A pas majestueux. Cette illustre colline,
Témoin de sa tristesse et de la trahison
De Judas, doit servir à son Ascension.

Les Apôtres sont là :—"Vous aurez la lumière
De l'Esprit-Saint, dit-il ; jusqu'au bout de la terre
Vous porterez mon nom."—Ce fut son dernier mot ;
Il éleva les mains, en regardant en haut,
Pour prier et bénir ses bien aimés encore.

Tout à coup, il brilla des splendeurs de l'aurore ;
Son corps lançait à flots des rayons glorieux
Comme un soleil en plein midi lance ses feux.
Avec l'éclat d'un roi portant sceptre et couronne,
Qui gravit lentement les marches de son trône,
Il monta dans les airs, n'ayant d'autres degrés
Que ceux de sa puissance, agissant à ses grés.
Comme un brillant rideau l'azur ouvrit ses voiles,
Et l'on vit par respect se courber les étoiles.

Les anges, avec grâce, effeuillaient des soleils
Qui jonchaient son chemin comme des lis vermeils.
Et Jésus, au delà de la voûte azurée,
S'effaçait comme à l'aube une étoile dorée.

Planant sur Béthanie et sur Gethsémani,
Entrevoyant un coin brillant de l'infini,
Les Apôtres ravis, stupéfaits, hors d'eux-mêmes,
Etaient là, regardant dans des transports suprêmes,
N'en croyant pas leurs yeux, lorsqu'un nuage blanc,
Enveloppant Jésus du linceul de son flanc,
Le déroba.

Malgré cela, dans leur extase,

Les témoins éblouis regardaient dans l'espace
Sans dire mot.

Voyons ce qui se passe au ciel.

Au plus haut des sommets, j'aperçois l'Eternel,

Auréolé de gloire, attendant sur son trône
Son divin fils, tenant en ses mains la couronne
Qui doit ceindre son front. L'éclat du diamant
Et des joyaux des nuits brillant aux firmament,
Frangés de leurs cils d'or n'ont rien de comparable ;
Cette splendeur divine est incommensurable ;
Les reflets de carmin des perles d'Orion
N'égalent même pas le plus pâle rayon
Emanant des parvis où l'on voit dans sa gloire
Jéhovah.

Un concert mélodieux a lieu ;
Les anges atroupés disent en chœur : "Victoire !
Victoire à Jésus-Roi, victoire au fils de Dieu !"

Je vois, échelonnés sur deux lignes brillantes,
Les célestes esprits jouant des harpes d'or,
Des luths de diamant, des lyres éclatantes
D'ivoire et de rubis. De quel riche décor
Les cieux sont revêtus ! Les plus belles tentures

Tapissent les parois. Les naïves parures
De la rose et du lis n'ont rien d'aussi riant.
Les Chérubins, volant sur leurs ailes de flammes
Et tenant en leurs mains de riches oriflammes
Portant le mot "Victoire"! accourent au-devant
Du Christ-Roi rédempteur. Alors, l'immense orchestre
Du ciel, dont les sons doux n'offrent rien de terrestre,
Joue un air triomphant. Tous les anges en chœur
Chantent l'alleluia. Leurs voix retentissantes
Font vibrer les échos des voûtes résonnantes
Des célestes parvis. Ces chants pleins de grandeur
Réveillent ici-bas toutes les harmonies,
Et la terre et les cieux joignent leurs symphonies.

De ses mains, de ses pieds et de son flanc divin,
S'échappent des reflets de rayons de lumière
Donnant un double éclat au dôme de satin
Qui domine le trône où demeure son Père.

Le voici qui s'avance avec une splendeur
Qui ravit les esprits du ciel et les étonne.

Il monte, il monte encor ce grand triomphateur
De la mort. Sous ses pieds l'éther s'ébranle et tonne.
On entend retentir l'éternel hosanna.
Un cortège de saints le suit et l'environne :

"Victoire ! disent-ils, victoire ! alleluia !"

S'élançant vers son Père, il reçoit la couronne
Qui décore son front de ses mille joyaux
Et qui sert de soleil à l'éternel empire.
La cour du divin roi chante un hymne nouveau ;
Dans ses transports de joie elle se plaît à dire :

" Célébrons la victoire
De Jésus roi de gloire,
Bénissons sa mémoire :
Louange au Christ-Roi !

Sa figure rayonne,
Comme un beau ciel d'automne ;
De sa main il pardonne :
Amour au Christ-Roi !

Comme un aigle il s'élance
En sa noble élégance,
Avec magnificence :
Honneur au Christ-Roi !

Caché dans un nuage,
Comme un brillant mirage
Sa gloire se dégage :
Vivat au Christ-Roi !

Accourez tous saints anges,
Groupez-vous en phalanges,
Entonnez vos louanges :
Sanctus, au Christ-Roi !"



# PENTECOTE

Envoyez votre Esprit, Seigneur,
et tout sera créé. (Ps. CIII. 30.)

Après l'Ascension, au cénacle assemblés,
Les apôtres craintifs vivaient dans la prière,
En attendant l'Esprit de force et de lumière,
Promis par Jésus-Christ.

Voyons-les tous comblés
D'incomparables dons. Un coup de vent terrible,
Sur son aile apportant, d'une façon tangible,

Maintes langues de feu, frappe l'attention
Des cent vingt réunis dans les murs du cénacle.
Tous s'écrient à l'instant : " O miracle ! ô miracle ! "
Qui pourrait expliquer leur stupéfaction ?
Ils se trouvent remplis de science et de force,
Capables d'affronter sans peur la dent retorse
Des calomniateurs, puis ayant le talent
De se faire comprendre aux nations diverses :
Elamites, Crétois, Romains, Mèdes et Perses,
Parthes, Egyptiens, Lybiens, en parlant
Une langue inconnue. Hélas ! quelle merveille !
Le monde n'avait vu jamais chose pareille.
On court de toutes parts pour marcher sur leurs pas.
Chacun dit, étonné : " Quels sont donc ces oracles
Nous annonçant Jésus en faisant des miracles ? "

La doctrine nouvelle est pourtant sans appas,
Elle impose la croix et veut le sacrifice ;
Elle ferme la porte aux faux éclats du vice.

Ecoutez les pervers :—

" Ces gens sont pleins de vin,
De toi, Béelzébub, ils tiennent tout prodige,
C'est l'ombre de ton doigt fatal qui les dirige,
Retire de leurs mains ton talent de devin."

Les bons, les admirant, suivent de ville en ville
Les disciples du Christ annonçant l'Evangile
Avec beaucoup d'ardeur.

Dans les divers pays,
On adore Jésus le fils de Dieu fait homme
Pour racheter le monde. En peu de temps, à Rome,
Dans la Grèce et ailleurs, l'Evangile est transmis.

Voyez briller la croix à jamais adorée ;
Sous ce bois merveilleux, sous cette arme sacrée,
Tout s'écroule à l'envi. Sous ses pieds, le vrai Dieu
Foule la vaine idole et l'écrase en tout lieu.
Chaque jour voit faiblir la voix des faux prophètes,
En vain les apostats embouchent leurs trompettes,

Pour mépriser le Christ, ponr abattre la croix.
En vain implorent-ils les vains secours des rois :
Les faux dieux sont tombés. Parthénon, Propylées,
Vos déesses d'argent et d'or sont mutilées ;
Rome, ton Colisée aussi s'est renversé,
A peine aperçoit-on le doigt qui l'a tracé.
Et vous, fières cités, vos fortes citadelles
Ne nous montrent que des ruines solennelles.
Royaumes, je vous vois d'ennemis entourés;
Vous êtes comme autant de bricks désemparés
Dont les mâts sont rompus et la triste voilure
S'agite au gré des vents comme une chevelure.

Vous voguez au hasard à la merci des flots,
N'ayant pas le secours des bras des matelots,
Privés même d'hélice et carêne entr'ouverte,
Comme un grand poisson mort vous flottez sur l'eau verte.
La dérive vous mène aux portes de l'enfer,
Ce royaume maudit où règne Lucifer.

Eglise de Jésus, salut à toi ! Ta barque,
Plus merveilleuse encor que celle de Néarque,
Avec calme et splendeur, sous le souffle de Dieu,
Vogue pleine d'espoir en tout temps et tout lieu.

Sainte barque du Christ, toujours majestueuse,
Qui n'a pas admiré ta force belliqueuse ?

A tes côtés, je vois avec fracas périr
Cent vaisseaux qui voulaient dans les flots t'engloutir.

Ils sombrent tour à tour, sans pitié ni clémence,
Sous le pesant fardeau du poids de l'opulence.

Adieu ! grand brigantin, adieu ! fier cuirassé
Dont le profond sillon fait fuir le cétassé ;

Adieu ! sloops élégants, yachts et jonques rapides
Qui volez rutilants sur les ondes limpides ;

Adieu ! frégate alerte et petit dogre ailé,
Dont la couleur ressemble à notre ciel voilé ;

Adieu ! frégate blanche et noire caravelle,
Qui filez en dansant comme la balancelle ;

Adieu ! vaisseaux nombreux, flambant sous tous climats,
Voguant allègrement, joyeux dans tous Etats ;
Je vous vois, malgré tout, sans pitié ni clémence,
Sous les flots courroucés, sombrer sans l'espérance
De sortir du naufrage. Un seul, sans échouer,
Va triomphalement ; des flots il s'est joué
Ainsi que peut le faire une alerte mouette
Des vagues de la mer qui la berce et la fouette.

Son drapeau n'est pas l'aigle étoilé comme un roi,
Encor moins le lion qui nous glace d'effroi,
Ni la pourpre et l'azur qu'aux grands jours on déploie,
Et dont les doux reflets se mirent dans la soie ;
Ni les riches lis d'or sous la moire étalés
Comme les feux d'argent dans les cieux dévoilés :

Tous ces fameux drapeaux, dans leur allure altière
Volant au gré des vents, ne sont pas sa bannière.
Je le trouve sévère, hélas ! ton étendard ;
Il est toujours modeste, il est toujours sans art,
Qu'il soit d'or ou d'argent, de rubis ou d'ivoire,
Qu'on le trouve brodé sur la soie ou la moire,
Qu'il figure au palais ou dans l'humble hameau,
Ou qu'on le voit flotter au grand mât d'un vaisseau,
Il ne change jamais, il est toujours le même :
C'est la croix ; oui la croix, tel est bien ton emblême.

Je t'aime et te salue étendard du Christ-Roi !
Que de milliers de fronts se courbent devant toi ?
Quel empire en son sein a donc vu tant de gloires,
Compté tant de héros, conquis tant de victoires ?
Des milliers de martyrs pour toi versent leur sang,
Et certains jours de fête en comptent plus de cent.
Que de sublimes noms et que de fronts stoïques
Ne voit-on pas briller dans leurs rangs héroïques ?
Qui m'en dira le nombre ? Ils sont par millions,
Comme les astres d'or des constellations.

Ils viennent de l'Asie, ils sortent de l'Afrique,
Ils pleuvent en Europe ainsi qu'en Amérique.
On en voit de tout âge, on en voit de tous rangs,
Ils courent à la mort en bravant leurs tyrans.

O martyrs du Christ-Roi célébrez la victoire,
Vos noms en lettres d'or sont écrits dans l'histoire.
On vénère l'encens de votre sang fumant;
Sur vos os glorieux s'élève un monument.
Vos gloires par la mort ne sont pas étouffées,
Les palmes des élus sont vos brillants trophées.
Je vois le feu divin empourprant votre front,
Sur la harpe et le luth les nations diront :

" Ils furent des héros et des héros sublimes ;
Honneur et gloire à ces invincibles victimes !
Pour la foi du Sauveur leur sang pur a coulé
Et leur amour pour lui s'est vraiment signalé."

Très illustres martyrs, mes jours qu'un souffle enlève,
Ces jours si précieux courent de rêve en rêve,
Comme une feuille morte, échappée aux bouleaux,
Qui sur une onde en pente erre de flots en flots.

Les fils de Mahomet crient aussi dans leur haine :
" Que contre les chrétiens notre bras se déchaîne ;
Ecrasez, fiers enfants du prophète divin,
Ces félons enragés qui s'enivrent de vin,
Et pour qu'à notre gloire aucun titre ne manque,
Parcourons les forêts, tuons la race franque,
N'épargnons pas ses rois. Aux sons aigus du cor
Levons les coutelas aux larges tranchants d'or."

De toutes parts on voit les villes écroulées,
Les ossements humains noircissent les vallées,
Et nonobstant cela, le monde, avec respect,
Devant la croix s'incline, et tout change d'aspect.

L'ignorant, sans effort, comprend les hauts mystères

De l'évangile. A des maximes étrangères,
Molestant la nature, avec soumission,
Se range le savant. La persuasion,
Dans toute sa rigueur, captive l'incrédule,
Le rive dans le bien et lui fait un scrupule
De faillir au devoir du chrétien. Beaucoup plus—
Et c'est certes bien là le miracle au-dessus
Des autres—la vertu, voulant des sacrifices
Du corps et de l'esprit, dérobe ses délices,
Comme un lis parfumé dérobe sa beauté
Dans un secret vallon.

O sainte austérité!
C'est pourtant sur ton sol, dans tes divins parterres,
Et dans la solitude, à l'ombre des mystères
Précieux des autels qu'on trouve le bonheur;
Aussi pour t'embrasser, en suivant le Sauveur,
Les déserts sont remplis de pieux solitaires,
Et bientôt trop étroits voit-on les monastères.

Plus douces sont les mœurs, le loup devient agneau,
L'esclave en liberté respire en air nouveau.

L'orgueilleux devient humble et change sa parure,
Qui ravissait les yeux, pour la robe de bure.
Le riche se fait pauvre et va tendre la main,
Comme les miséreux, pour demander du pain.
Au nom de Jésus-Christ, la vengeance sévère
Avec bonté pardonne à l'injustice amère,
Même on voit l'offensé protéger l'offenseur,
Et souvent au besoin être son défenseur.

O barque du Sauveur, de conquête en conquête
Tu marches sûrement. Aucun vent ne t'arrête ;
Cependant, que de flots ont voulu t'engloutir ?
Que d'écumants écueils sont venus t'assaillir ?
A votre tour, venez, surgissez : hérésies,
Schismes, doctes erreurs, louches hypocrisies
D'intrigants novateurs, spoliateurs des droits
Les plus incontestés, perturbateurs des lois
Qui lèguent ces pouvoirs dont l'action féconde
Régit avec sagesse et gouverne le monde,

Vous ne pourrez jamais, malgré tous vos efforts,
Faire trembler d'effroi, sous vos coups les plus forts,
La barque du Christ-Roi. Ses voiles déployées,
Sous la brise du ciel avec ampleur gonflées,
Elle vogue toujours et voit avec fracas
Les trônes s'écrouler sous l'autan des tracas
De l'intrigue. Elle voit des villes ruinées
Par l'inceste, l'orgueil et les sourdes menées
Des fauteurs éhontés menaçant tout pouvoir
Pour conduire au tombeau tout ordre et tout devoir.
A travers les monceaux de cendre et de poussière,
Elle vogue toujours.

Son nautonnier est Pierre,
Chef immortel choisi par le divin Sauveur,
Chef de la papauté, qui brille avec splendeur.

O papauté, salut ! Tes rayons sur le monde
Comme ceux du soleil le réchauffe et l'inonde.

Du Sauveur à nos jours que de noms glorieux
Figurent dans tes rangs? De leur sang généreux
Maints d'eux scellent leur foi. D'autres, par leur science,
Etonnent les savants. Ceux-ci, pleins de prudence,
Déjouent habilement tous les complots tramés
Par les fils de Satan. Ceux-là, bras désarmés,
Font reculer les rois. Certes, au ciel sans voiles,
Où l'on contemple Dieu, vous êtes les étoiles,
O pontifes de Rome, et c'est avec fierté
Que s'incline à vos pieds toute la chrétienté.

Aux âges ténébreux, radieux météores,
Vous avez fait lever de brillantes aurores
Aux yeux de l'univers. On vous voit à genoux,
Pour apaiser le ciel, arrêter son courroux;
Debout, vêtus de pourpre et la tiare en tête,
Parlant ex-cathedra, dans un grand jour de fête,
Pour proclamer un dogme. A l'injure, aux forfaits,
Vous n'avez pour répondre encor que des bienfaits.
Sur vos lèvres toujours se dessine un sourire,
Et sur la terre calme et doux est votre empire.



# MARIE MONTE AU CIEL

Quelle est celle-ci qui s'élève du désert !...appuyée sur son bien-aimé? (Cant, VIII, 5.)

Dans un élan d'amour, son âme étant ravie,
Marie, enfin, quitta l'exil de cette vie.

Les apôtres étaient chez saint Jean réunis,
Et la Vierge, en mourant, les avait tous bénis.

Jusqu'au sommet des cieux, comme une pure flamme,
L'aile d'un chérubin transporta sa belle âme.
Le ciel, pour un instant, suspendit ses concerts :

"Quelle est celle, dit-il, qui monte des déserts ?"
La cour des cieux chanta : "Louange à notre reine !
Anges, prosternez-vous, c'est votre souveraine !"

Le saint corps de Marie en un tombeau fut mis :
Mort, tu crois triompher et tu te réjouis ?
Sur toi la Vierge aura bientôt une victoire,
Son corps ressuscité possèdera la gloire.

Un spectacle inouï s'annonce dans les cieux,
On voit alors briller un globe lumineux :
Elie, est-ce ton char ? Je n'y vois pas de roue,
Ni de chevaux de feu. C'est peut-être un vaisseau.

Qui vole au firmament comme une aile d'oiseau?

Je ne crois pas non plus, il aurait une proue,
Des voiles et des mâts avec leurs pavillons,
Luisant sur le ciel bleu comme des papillons
Etalant leurs couleurs sur la verte prairie,
En buvant le nectar d'une fraise mûrie.

C'est, dis-je, une nuée avançant dans l'éther,
Comme un navire au vent qui vogue dans la mer.

Regardez-la venir la nue au flanc d'opale,
Chatoyante comme une aurore boréale :
Elle descend vers nous, elle descend encor ;
Ses contours de satin sont tout dentelés d'or ;
Des reflets de saphir, de pourpre et d'émeraude,
Miroitent dans son sein. Voyez comme elle rôde.
D'où vient-elle ? Des cieux, des monts ou de la mer ?
Mais n'est-ce pas toi, Mars, Saturne ou Jupiter,
Qui l'a lancée avec le secret du mystère
Sur l'incolore flot de l'agile atmosphère ?

Je la vois, en passant, visiter les saints lieux :
Elle a sur Béthanie un éclat radieux,
Une blancheur de lis. A Nazareth, émue,
Dirait-on, elle prend un teint rose et salue.
Elle file de là d'un seul bond au Thabor ;
De ses flancs rutilants s'échappent des jets d'or.
Puis à Gethsémani sa couleur écarlate
Rend sinistre son front où la colère éclate
En lançant des éclairs.

"Vais-je frapper ici ?"

Dit-elle, en s'arrêtant. Non, marche ! —

A la merci

Des vents, elle se rend à Jérusalem. Pâle
Elle devient, hélas ! comme un mourant qui râle !
En s'avançant ainsi, jusqu'au mont Golgotha,
Elle lança des feux blafards et s'arrêta :
Le Calvaire trembla. Reprenant avec grâce
Sa première splendeur, et laissant une trace
De sa course endoyante, en pleine mer d'azur,
On la vit près d'Ephèse, et sur ce site pur
Descendre avec lenteur comme un aigle sublime
Qui s'abat à vol lent de son altière cime.

Cette immense nuée était comme un vaisseau
Avec tous ses agrès. Un superbe écriteau,
En lettres d'or, flambant au haut de la carêne,
Portait ces mots bénis ·
"Honneur à notre Reine !"

Il avait l'attirail des navires guerriers ;
Des anges, tout en blanc, servaient de mariniers.
A babord, à tribord, à la proue, à la poupe,
On les voit par milliers : l'hélice a même un groupe
Qui manœuvre à merveille. Aux haubans, près des mâts,
Aux cordages d'argent que l'on voit par amas,
Sur les vergues assis, partout brillent des anges.
Ecoutons-les chanter leurs divines louanges :

" Salut, honneur, victoire à la Reine des cieux !
Répètent-ils aux sons des luths mélodieux.

Aux horreurs du tombeau Marie est échappée ;
Océan, terre et cieux, chantez son épopée ! "

Son translucide corps resplendit de clarté,
De jeunesse, de gloire et d'immortalité.

Les brillants chérubins, sur leurs ailes dorées,
Luisant comme sur mer les coquilles nacrées,
La portaient en triomphe. Un trône en diamant,
Que les zéphyrs légers balançaient mollement,
Se trouvait sur le pont, au milieu du navire,
Et la Reine des cieux, aux doux sons d'une lyre,
Qu'un chérubin touchait de ses doigts incarnats,
Prit place au fauteuil d'or. De solennels vivats
Frappèrent les échos des riantes collines.
Et le monde étonné de ces clameurs divines,
Rempli d'émotions, sortit de son sommeil,
Et crut que ce moment était le vrai réveil
Au bonheur des élus. De riches banderolles
De soie et d'or, des fleurs aux suaves corolles,
En formaient les festons ; des milliers de drapeaux,
Flottant au haut des mâts ou groupés en faisceaux,
Etaient étincelants sous les flots de lumière
Produits par les soleils qui partaient de la terre
Pour monter vers le ciel.

Au chant du *Regina*

Et d'un vague bruit qui comme un bronze tonna,
Le vaisseau s'éleva sur l'onde aérienne,
Et planant comme un aigle au-dessus de la plaine,
Se cacha sous la nue, aux regards étonnés
Qui regardaient les cieux tout de feu sillonnés.



# MARIE EST COURONNÉE

**Un grand prodige parut dans le ciel ; une femme revêtue du soleil.**
**(Apoc. XII, I.)**

Marie arrive au ciel. Sur la rive infinie
Elle met pied. La cour céleste dit : " Bénie
Soit notre Reine ! "

Echos de la sainte Sion
J'entends ce doux refrain dans l'admiration !

Quelle reine ! Elle a sur sa tête sept étoiles,
Son vêtement est plus éclatant que les voiles
D'azur, de pourpre et d'or, qui colorent les cieux.

Qui nous peindra les doux reflets de ses yeux bleus ?
Une perle au soleil n'en est qu'un rayon pâle !
Quelle auguste splendeur son front d'albâtre étale !
Ses cheveux chatoyants, aux boucles de carmin,
Sont d'un blond plus vermeil que ceux d'un chérubin.
Ses bracelets de jaspe et son collier d'opale,
Sont cent fois plus brillants que les feux de Bengale.
Sur ses pieds flamboyaient des roses de rubis,
Des diamants semaient mille feux sur les plis
De son manteau d'azur.

La Vierge, ainsi parée
De ses riches joyaux, vers la voûte dorée
De la cime des cieux, prit son magique essor,
Avec la majesté du vol d'un aigle d'or.

L'auguste Trinité l'attendait sur son trône,
L'Eternel en ses mains tenait une couronne.

Des chœurs d'anges rangés sur deux lignes de feu,
Jouant harpes et luths, en rendant gloire à Dieu,
Etaient échelonnés pour saluer leur Reine.

Les sons des instruments, aussi doux que l'haleine
Des zéphirs printaniers qui balancent les bois,
Mêlaient leurs doux accords aux doux concerts des voix.
Les anges répétaient dans leurs chants d'allégresse :

" Amour à notre Reine, hommage à son Altesse,
La mère de Jésus ! "

Comme un soleil levant
Sur une douce aurore elle a l'éclat brillant.
La Trinité, debout, comme un roi qui se lève
Pour montrer de l'estime au sujet qu'il élève
A quelque dignité, reçoit avec honneur
La Vierge d'Israël, mère du Rédempteur.

Le Père, en elle, voit sa fille bien-aimée,
Cet astre du matin, cette fleur parfumée,
Cette blanche colombe ayant l'éclat du lis,
Ce beau jardin d'œillets toujours purs et fleuris,
Cette tour de David, cette rose mystique,
Cette vierge écrasant l'affreux serpent antique.

Le Fils, voyant sa mère au comble du bonheur,
Dans un joyeux transport l'acclame avec honneur ;

Puis l'Esprit-Saint, rempli d'une aménité douce,
L'accueille avec l'amour de l'époux pour l'épouse.

Lorsque le Père eût ceint lui-même son front pur
D'une couronne d'or aux paillettes d'azur,
Sur un trône d'argent la Vierge fut placée.

Son fils la conduisit comme une fiancée
L'est par son cher amant. En suaves concerts,

Plus doux que les zéphirs qui bercent les déserts,
Eclatèrent les cieux. Colliers d'or, fleurs vermeilles,
Ornements plus légers que des ailes d'abeilles,
Grand ceinturon de moire aux ondoyants reflets,
Festons, rubans, bijoux des somptueux palais,
Pelouses des jardins de roses émaillées,
Etoiles de topaze en l'azur étalées,
N'ont pas l'ombre d'un jet de ce flambeau divin,
Plus luisant que Vénus sur un ciel de satin.

La reine de Saba, de ses atours parée,
Avec éventail d'or et ceinture pourprée,
En ravissant les yeux du sage Salomon,
N'en était même pas le plus petit rayon.

De la sainte cité c'est la flambante aurore
Qui de ses doigts de rose ornemente et décore
L'infini pavillon du trône du Très-Haut,
Dont l'éternel éclat sera toujours nouveau.

Toute la cour céleste, en acclamant sa reine,
Dans un élan d'amour chanta sa souveraine :

" O Vierge d'Israël,
Fille de l'Eternel,
Créée avant les âges,
Et de la Trinité
Joyau de pureté,
Nous t'offrons nos hommages.

Ton beau front virginal,
Comme un lis dans un val
Prés d'un ruisseau limpide,
Est vraiment radieux,
Brillant comme les cieux,
Doux, frais, pur et candide.

Ton nom est glorieux !
Tu règnes dans les cieux,
Tu règnes sur la terre,
Tu règnes sur l'enfer,
Où rage Lucifer :
Salut, ô bonne mère !

Hommage à ta grandeur,
O Mère du Sauveur !
Ta dignité t'élève
Au-dessus des esprits
Dans les divins parvis :
Gloire à toi, nouvelle Eve ! "

Ces chants triomphateurs et ces clameurs du ciel
Eurent échos au fond de l'abîme éternel.

La Géhenne trembla d'épouvante et de crainte ;
Lucifer se sentit, dans l'infernale enceinte,

Comme un subtil serpent écrasé sous les pieds
D'une puissante vierge, ayant en mains les clés
Du royaume de feu.

Le vil monstre de flamme,
Voulant mordre au talon cette terrible femme,
Se tordit en hurlant comme un tigre en fureur ;
Ses cris firent trembler les démons de frayeur.
Dans un suprême effort, il releva sa tête,
Comme le chêne altier, en un jour de tempête,
Pour braver l'aquilon ; mais se sentant vaincu,
Il cessa de lutter, étant bien convaincu
Que cette femme était la Vierge douce et forte,
Qui devait à demi fermer la large porte
De son sombre royaume. En proie à la terreur,
Il reconnut enfin la mère du Sauveur,
Le Fils de l'Eternel.

Le prince des ténèbres,
A la pâle lueur de ses antres funèbres,
Jura de se venger. Tout l'enfer tint conseil
Et promit à Satan un élan sans pareil,
Un effort souverain pour pervertir le monde,
Et lui faire cueillir une moisson féconde.

Marie, en souriant, regarda Lucifer,
Qui rageant de fureur fit résonner l'enfer
De grands cris de sarcasme et de vaines menaces.

Priez pour nous, pécheurs! vierge pleine de grâces!



# ODE A MARIE IMMACULÉE

Vous êtes toute belle, ô Marie, et
il n'y a en Vous aucune tache
(Cant., IV, 7.)

Par delà tous les temps, quand l'Eternel Lui-même
Déposait sur sa tête un brillant diadème,
Quand il voyait tout être encor dans le chaos,
Et que les chants du ciel se trouvaient sans échos,
Quand il songeait, rêveur, à l'œuvre gigantesque
Du Monde et l'esquissait comme un peintre une fresque,
Puis arrêtait le plan du travail des six jours,
Et du vaste univers limitait les contours,
Il contemplait déjà Sa Fille bien-aimée,
Vierge et Mère du Christ de grâce parfumée.

C'est pour elle et son fils qu'il créait ce palais,
Orné de tant d'éclat et de milliers d'attraits.

Il l'admirait encor quand il fit la lumière
Et que la sombre nuit la vit sur la frontière
Franger d'or ses confins, quand tout brillant d'azur
De son trône il lança des esprits l'essaim pur,
Intangible et subtil comme un rayon qui glisse,
Sans cesse émerveillé de la main créatrice.

Il l'admirait toujours lorsque comme un géant
La terre vit sortir de son sein l'Océan,
Lorsqu'il jeta comme un semeur les milliers d'astres
Dans le grand dôme bleu que l'on voit sans pilastres ;
Et c'est pour elle aussi que la reine des fleurs
Verse à flots dans les airs ses suaves odeurs,
Que l'oiseau chante au bois sa douce symphonie,
Et que la nature offre un concert d'harmonie.

Océan, terre et cieux, unissez vos accords
Pour chanter à jamais la Vierge en vos transports !

Voyez comme elle est pure ! elle est immaculée ;
Sa blancheur a l'éclat du lis de la vallée,
Rejeton de David et perle d'Israël,
Son visage ravit les yeux de l'Eternel.

C'est un jardin planté dans le divin royaume
Qui verse en ses parvis le plus suave arome.
Les charmes séduisants du gracieux Eden
Que le ciel salua sur l'aile d'un matin,
Où le bonheur riait à l'ombre des bois calmes,
Et le cristal des eaux mirait gaîment les palmes ;
Où les blancs nénuphars, les lotus rougissants,
Parfumaient les flots bleus, et l'arbre de l'encens
Agitait mollement son manteau d'aromates ;
Où les berceaux de myrte, aux formes délicates,
Qu'inondaient les rayons d'ambre et d'or du soleil,
Permettaient à loisir de prendre un doux sommeil,
Eh bien, l'Eden n'était qu'une pâle peinture
De la Reine des cieux dont il fut la figure.

Vous, cèdres du Liban, mobiles peupliers
Au cristallin murmure, onctueux oliviers

Qui bordez les sentiers des fertiles campagnes,
Chênes aux torses forts couronnant les montagnes,
Palmiers majestueux des rives du Jourdain,
Courbez vos fronts devant ce sublime jardin :
Le beau n'est qu'un reflet de sa magnificence.

Mais de l'Immaculée est grande la puissance ;
Femmes fortes : Esther, Judith et Déboras,
Qu'était donc votre force à côté de son bras ?
J'aperçois le dragon, soumis à l'esclavage,
Se tordant sous ses pieds qu'il veut mordre en sa rage :
Ta puissance est vaincue, infernal Lucifer,
Car du poids de son nom elle écrase l'enfer.

Je me tourne vers vous, Vierge douce et clémente,
Quand l'ennemi du bien m'obsède et me tourmente.

L'Immaculée est bonne ! elle a sur nous les yeux,
Nous ses pauvres enfants cheminant vers les cieux.
Que de faveurs sans nombre ont rendu légendaires
Dans les lieux de son choix ses plus beaux sanctuaires !

Toi, roc de Massabielle, immortel piédestal,
Tu reflètes sans cesse un regard virginal.

Le Gave qui gazouille en son lit de verdure
Mêle aux voix des bosquets son rocailleux murmure
Pour chanter et bénir, avec les pèlerins,
Cette Mère chérie apportant aux humains
Son secours. Là se trouve une source d'eau pure,
D'un jet miraculeux, qui souvent fait la cure
Des infirmes venant avec foi s'y plonger.
Que de cœurs endurcis, sans pleurs comme un rocher,
Marie à fait conquête ! En un style gothique,
Lourdes, sur ses hauteurs, voit une basilique
Dont les murs rayonnants de somptueux drapeaux,
De bannières de soie et de mille ex-votos,
Racontent les bienfaits de cette Immaculée,
Qui porte sur son front la couronne étoilée
Et dont l'auguste nom sur la terre est béni.

Pour que jamais du mal mon cœur ne soit terni,
Fleur du ciel, Lis divin, Etoile d'espérance,
Verses-y, chaque jour, la grâce en abondance.

# TABLE DES MATIERES

